

Transcription d'un entretien de Donald Trump avec Bob Woodward et Robert Costa

De Bob Woodward et Robert Costa, le 2 avril 2016

// VIDEO

Bob Woodward et Robert Costa, du Washington Post, se sont entretenus avec le candidat républicain à la présidence, Donald Trump. Nous vous présentons le déroulement de cet entretien (Lee Powell/The Washington Post)

Jeudi, Donald Trump, avec son chef de campagne Corey Lewandowski, son attaché de presse Hope Hicks et son fils Donald Trump Jr s'est entretenu à l'hôtel presque-terminé Trump International, à Washington, avec les journalistes Bob Woodward et Robert Costa. Durant la discussion, le favori républicain insista sur le fait qu'il gouvernerait comme il a mené sa campagne, de façon totalement non-orthodoxe en jetant des dizaines d'années de politique américaine pour la remplacer par sa vision du monde et son approche "trumpienne" de ce dernier.

Voici une transcription légèrement remaniée de l'entretien.

BOB WOODWARD : Ma première vraie question est : où commence l'histoire de votre décision de vous porter candidat à la présidence ? Car cela a fait beaucoup jaser en interne et à l'étranger et nous aimerions beaucoup vous entendre sur ce sujet.

DONALD TRUMP : Où commence l'histoire ? Je pense que c'est en fait – une question très intéressante – mais je pense que le début était au sommet de l'escalator de la Trump Tower le 16 juin, qui est le jour où – Bob, vous étiez là et vous savez ce que je veux dire parce qu'il y avait... je veux dire que c'était comme les Academy Awards [équivalent des Oscars français, NdT]. C'est de cela qu'il s'agit. Il y avait tellement de caméras. Tellement qu'elles s'empilaient. L'atrium de la Trump Tower, qui est un très grand bâtiment, était rempli. Cela était vraiment comme les Academy Awards. Et...

BW : Mais nous voulons remonter avant cet instant.

DT : Avant ça ? OK, parce que c'était vraiment...

BW : Parce que, autrement dit, il y a un Donald dans Donald.

ROBERT COSTA : Peut-être vers la fin 2014 ou avant que vous commenciez à engager des gens ?

DT : Bien, mais c'était... OK, mais je vous dirais que jusqu'à récemment ... vous savez, j'ai eu une belle vie. J'ai monté une grande entreprise. Ça a été sidérant. Je suis sûr que vous avez examiné ses comptes. J'ai très peu de dettes, beaucoup d'actifs et de grandes rentrées d'argent. J'ai une famille merveilleuse. Ivanka vient d'avoir un bébé. Faire ça n'est pas ce qui est le plus facile à faire dans ce monde. Des gens m'ont ... beaucoup de mes amis, des gens qui réussissent, m'ont dit : "Pourquoi voudrais-tu faire ça ?"

BW : Alors existe-t-il un moment pivot M. Trump, où vous êtes passé de "peut-être" à "oui, je me lance" ? Et c'était quand ?

DT : Oui. Je dirais franchement que c'était au début de l'année passée, autour de janvier. Et cela s'est fait en plusieurs fois. Une pendant que j'étais très occupé à faire des affaires. J'y ai sérieusement pensé une fois, non – ils dirent, oh !, il examina ça pour ... je, vraiment, non. J'ai fait un discours vers la fin des années 80 dans le New Hampshire mais c'était vraiment un discours qui était... ce n'était pas un discours politique. Mais parce qu'il s'est trouvé être dans le New Hampshire...

BW : Et ce type voulait vous enrôler.

DT : Et c'était un type vraiment sympa. Mais il me demanda de façon si résolue que j'ai fait ce discours. Ce n'était pas un discours politique de toute façon et j'ai arrêté d'y penser.

// VIDEO

Le candidat républicain à la présidence, Donald Trump, a parlé avec Bob Woodward et Robert Costa du Post. Voici cinq déclarations surprenantes que Trump a faites durant leur rencontre. (The Washington Post)

BW : Et c'était une vraie possibilité ? Ou la première...

DT : Eh non ! La vraie ouverture était la période de Romney, ou sa fin. Cette dernière remonte à quatre ans. Je l'ai vraiment prise en considération. Depuis, je n'y ai plus pensé sérieusement car j'étais occupé à monter mon entreprise et ça marchait bien. Puis je suis monté au New Hampshire et y ai fait un discours. C'est à cause de ça que nous parlons du New Hampshire comme si c'était le départ de la course de Trump. Depuis, beaucoup de gens ont dit que Trump va entrer dans la course. Je n'ai jamais été intéressé. Je pourrais résumer cela en disant que j'y ai vaguement songé, en plus de l'autre fois, quand Romney était dans la course. J'ai bien pensé que Romney était un mauvais candidat. J'ai pensé que – selon moi Obama pouvait être assez facilement défait et même très facilement. Vous savez que nous avons un président qui, disons, s'en sortait assez mal, pour rester poli. J'y ai vraiment réfléchi. Ce ne fut pas très facile car j'avais de grands travaux en cours que je voulais absolument achever. Mes enfants étaient plus jeunes et quatre ans de différence, ça compte. J'avais en plus un contrat signé pour monter "The Apprentice" [émission de téléréalité dans laquelle il a été le premier animateur, NdT] avec NBC. Ce qui semble franchement pas beaucoup quand vous parlez de "présidence", mais avec un spectacle hebdomadaire de deux heures à un moment de grande écoute sur un grand réseau...

BW : Alors quand est-ce que c'est devenu un oui ?

DT : Bon – Ok.

BW : Parce que c'est – j'ai fait, vous savez, nous prenons tous des petites décisions durant nos vies.

DT : Ok.

BW : Là, c'est le grand truc.

DT : Grande décision. Oui, c'est une grande décision. Et je le dis parfois dans mes discours. Il faut des tripes pour se lancer dans la course à la présidence, surtout si vous n'êtes pas un politicien et que vous n'avez jamais...

BW : Quand est-ce que c'est devenu un oui ?

DT : Ce qui arriva pendant cette période est que je ne faisais qu'en parler en disant que j'aimerais le faire mais sans être dans une position le permettant. J'étais très occupé et j'avais un contrat signé avec la NBC. Je commençais tout de même à y penser et la presse commença à me mettre dans les sondages en position gagnante. De fait, la veille du jour où j'ai annoncé que je n'y allais pas durant l'émission "Meet the Press", j'avais signé pour deux autres années de "The Apprentice" et tout ce qui va avec. J'ignore si vous l'avez vu, mais "The Apprentice", c'est une très grande chose. J'ai fait deux cents...

BW : Vous avez gagné beaucoup d'argent.

DT : Oui. Ça vous a choqué. Rappelez-vous de ce fou, Lawrence O'Donnell – il est complètement à la masse – a dit que Donald Trump n'a gagné qu'un million de dollars avec "The Apprentice". J'ai dit "un million de dollars ?" Sachez que quand vous avez un spectacle qui est pratiquement le numéro un à chaque passage vous pouvez le nommer... En tous cas, quand vous additionnez tout – et ce sont tous des résultats certifiés car c'est obligatoire – vous arrivez à 213 millions de dollars. Ok ? C'est ce que j'ai gagné avec "The Apprentice". C'est seulement – et c'est juste l'une de mes petites choses. C'est ce que j'ai gagné. Vous le saviez ? Cela a été mesuré à 213 millions de dollars et c'est un résultat certifié. Et votre ami Joe, dans l'édition du matin, dit, "C'est impossible. Il n'a gagné que..." Ils se sont sérieusement disputés et O'Donnell, Lawrence O'Donnell se mit à pleurer. Je n'ai jamais vu un truc pareil. Vous vous en rappelez ? Il se mit à pleurer. [Rires] Il a vraiment pleuré. Ça montre le niveau de haine que les gens ressentent. Mais ce qui est arrivé est que j'ai fait – j'ai eu un spectacle à très grand succès. J'ai ensuite été placé dans les sondages d'où je ressortais dans les favoris. J'y étais très bien placé. En tout cas, j'ai décidé de ne pas y aller. NBC a appelé et Mark Burnett devait aussi le faire pour voir si je pouvais abandonner le contrat en cours. Il n'est pas permis pour des questions de temps d'antenne égaux d'avoir une émission...

RC : Que s'est-il passé entre 2011 et 2014 ?

DT : Bien, c'était que – je veux dire ... Entre 2011 et 2014 ? Je dirais que je n'y ai que pensé, seulement pensé.

HOPE HICKS : Beaucoup de contrats.

DT : Oui, je veux dire que – mais par rapport à ça, ce n'étaient que des pensées. Alors ce qui est arrivé pendant cette période, je disais, vous savez, que je voudrais vraiment le faire. Je pense que je le ferais vraiment bien. Visiblement, le public a l'air de m'apprécier car sans quelques...

BW : Vous dites tout cela à qui ? À votre femme ?

DT : À moi-même.

BW : À votre famille ?

DT : À ma famille, mais à moi-même.

BW : À vous-même.

DT : Oui, à moi-même et ...

BW : C'est un dialogue intérieur.

DT : C'est un processus de maturation. Et je me dis, vous avez vu, ils m'ont mis dans ces sondages. J'en suis le numéro un. En fait, j'ai dit être probablement la seule personne ayant annoncé que je n'allais pas me lancer dans la course à la présidence quand j'en suis le favori. Car je me rappelle avoir annoncé cette semaine que je n'allais pas me lancer et que j'allais – qu'au fond NBC allongeait mon contrat pour une durée conséquente. Et la semaine... Oh, c'est mon fils Don. Bob et Bob.

DONALD TRUMP JR. : Je sais. Je connais au moins un Bob. Comment allez-vous ?

[Présentations]

DT : C'est pourquoi pendant – et je parlais à Don. Je parlais à mes enfants à ce sujet. Mais pendant ce temps, je disais "Vous savez. Je pense que je ferais une très bonne course si je me lançais." Mais je ne l'ai pas fait à cause de mes obligations contractuelles parce que je terminais beaucoup de choses. En fait, c'est maintenant l'une de ces choses. Cela a commencé plus tard. Cela a commencé, nous sommes un an et demi en avance de notre planification et en dessous du budget pour cet hôtel. Alors voilà ce qui s'est passé, Bob. Ce qui s'est passé... Pendant cette période, j'ai commencé à vraiment réfléchir pendant cette période de temps. Et il y avait Romney, qui était un candidat aussi faible que maladroit. Il fit un très mauvais parcours. C'est pourquoi j'ai toujours considéré que cette course aurait dû être gagnée. Je pense que c'était sous bien des aspects une course plus aisée que celle que nous avons maintenant. Et Romney a été en dessous de tout. Et nous devons tous retourner au travail. À peu près un an avant le 16 juin – le jour où j'ai annoncé – j'ai très sérieusement commencé à y penser malgré le spectacle qui continuait à très bien marcher. Vous savez, 14 saisons, c'est long mais il marchait toujours bien.

BW : Pouvez-vous isoler l'instant où cela est passé au oui ?

DT : Bien sûr, je vous le dirai dans un moment.

BW : Parce que c'est ce que Bob et moi voulons savoir.

DT : Je vais vous le dire parce que c'était aussi une histoire d'argent. Alors vous avez vu que je me suis fait un tas d'argent parce que c'était certifié. Maintenant, c'est beaucoup plus parce que j'ai aussi un gros morceau du spectacle. On a pris Arnold Schwarzenegger pour prendre ma place. Ok ? Et j'espère qu'Arnold sera bon ; qui sait ? Mais il y a eu un moment en, je dirais, février de l'année dernière, ça devait être il y a quatre mois, trois, quatre mois avant mon annonce quand Steve Burke, un mec super, de Comcast – le chef – vint me voir avec la direction de NBC pour allonger mon contrat. Alors j'ai dit : "Steve, je crois que je vais courir pour la présidence et si je fais ça, je n'ai pas le droit d'avoir une émission." De fait, quand j'ai fait le "Saturday Night Live" il y a peu, ça a fait toute une histoire. Je n'avais pas le droit d'y participer et ils ont dû accorder du temps supplémentaire aux autres candidats. Tout ça était un drôle de ... Donc, je ne suis pas d'accord avec les conditions du temps égal. Je les trouve injustes mais dans tous les cas elles sont là. Alors j'ai dit : "Steve, je ne peux

pas avoir une émission si je suis candidat. Je ne pourrai pas avoir une émission alors je ne ferai pas la course." Il dit : "Non, non, non, vous allez la faire." J'ai dit : "Steve, j'y vais." Et ils ont été très francs en disant que "The Apprentice" – en fait, vous avez eu un problème avec ça parce que vous entendiez que j'allais courir et ensuite ils annoncent qu'ils vont renouveler "The Apprentice" avec Donald Trump. Puis je me rappelle qu'il a appelé un de mes collaborateurs, peut-être Hope. Mais il a appelé un de mes collaborateurs pour dire : "Attendez un instant, il va courir mais il vient de dire qu'il fera 'The Apprentice.'" Vous vous rappelez du problème ?

RC : Bien sûr, je m'en souviens.

DT : Je ne l'ai pas annoncé. C'était la NBC, ils voulaient tant que le show soit renouvelé.

RC : Mais ce que nous n'avons jamais complètement compris concerne... Avant cette rencontre avec Burke, je ne vous avais jamais entendu en parler de façon claire. Qu'est-ce qui vous a traversé l'esprit au sujet du pays à ce moment de votre vie ? Qui vous a fait vous dire : "Je vais dire à Burke que je vais concourir pour la présidence."

DT : Oui, Ok. Bien sûr. Ok. Avant ça, je sentais seulement que beaucoup trop de choses allaient mal dans le pays. En particulier, parce que je suis très spontané quand il s'agit de faire des affaires, je suppose – je veux dire que je me suis bien débrouillé et j'ai un instinct pour cela – et j'ai senti que nous faisons les pires choix possibles. Alors quand vous regardez ce qui se passe en Iran avec le commencement de négociations sur cet accord désastreux. Vous savez, regardez, cela aurait pu être un bien meilleur traité, Bob. Ils auraient pu faire quelques navettes. Ils auraient pu doubler les sanctions pendant quelques jours et délivrer les prisonniers plus tôt. Ils auraient pu faire tant de choses. Leur donner les 150 milliards de dollars était horrible. Alors ça a été un accord horrible. C'était une négociation horrible. Cela a été négocié par des incompetents minables contre de grands négociateurs. Les Perses sont de grands négociateurs, Ok ? C'est l'une de ces choses. Vous pourriez être perse. Mais les Iraniens sont vraiment de grands négociants. L'accord était un désastre, et je voyais tant de choses qui me mettaient en colère.

BW : Qu'est-ce qui vous a le plus énervé ?

DT : En ce qui me concerne, plus que tout, l'imbécilité des accords commerciaux que nous avons avec la Chine, avec le Japon, avec le Mexique et tous les autres... Car c'est quelque chose que je vois. Et je ne savais pas que ce serait une corde si sensible, car c'est une corde sensible avec beaucoup de...

BW : Alors, quand avez-vous dit à quelqu'un de votre famille ou de votre entourage : "J'ai décidé de me lancer." Autrement dit, j'ai eu le déclic.

DT : En fait, j'en parlais à ma famille tout le temps. Don est l'un de mes fils, et il fait un très bon boulot. Il est très investi dans ce boulot... Don et ma famille, j'en parlais beaucoup de ce sujet. Je disais, "Je n'arrive pas à croire qu'ils sont en train de le faire." Et autre chose arrivait. Une grande partie du building de la Bank of America située à San Francisco et le 1290 Avenue of the Americas [autre nom de la Sixième Avenue à New York, NdT] m'appartient. Je l'ai pris à la Chine. Je veux dire qu'il appartenait à des Chinois. C'était un gros truc. C'était une guerre, c'était vraiment une guerre.

BW : Est-ce que quelqu'un vous l'a déconseillé ? Votre femme l'a-t-elle fait, ou votre fils ?

DT : Oh oui.

BW : Est-ce que quelqu'un a dit : "Papa, Donald, ne le fait pas ?"

DT : Je pense que ma femme aurait préféré que je ne le fasse pas. C'est une personne très discrète. Elle était un très, très bon modèle. Elle a gagné une quantité phénoménale d'argent et a très bien réussi et elle s'occupait de...

BW : Qu'est-ce qu'elle a dit ?

DT : Elle était, elle a dit, nous avons une si belle vie. "Pourquoi veux-tu le faire ?" Elle était...

BW : Et qu'avez-vous répondu ?

DT : J'ai dit, "Je pense que je dois le faire. Je dois vraiment le faire." Car c'est quelque chose où – où je pouvais faire un travail vraiment admirable. Je voulais vraiment donner quelque chose en retour. Je ne veux pas agir excessivement généreusement, mais je voulais rendre quelque chose.

BW : Bien, c'est là le moment vraiment important, quand vous avez dit : je dois le faire.

DT : Oui, je devais le faire.

BW : C'est le fruit d'un interminable dialogue interne.

DT : En fait, c'est une personne très discrète, et très intelligente. Je suis sûr que vous avez déjà dû voir plusieurs de ses interviews. Elle est très intelligente. Et ce n'est pas un jeu. Vous savez, c'est fort, c'est tout business. Mais c'est une personne très intelligente. Et considérée d'une grande beauté.

BW : Vous a-t-elle donné le feu vert ?

DT : Elle a dit, "Pourquoi allons-nous..." Oh, absolument. Elle a dit "Si tu veux le faire, alors tu devrais le faire, mais..." Et elle a dit quelque chose qui était très intéressant. Elle est très observatrice. Et elle m'accompagnait dans mes déplacements. Ecoutez, j'en ai vu beaucoup et à un haut niveau depuis longtemps. C'est pourquoi vous étiez dans mon bureau en, je dirais que c'était en 89, je ne peux pas y croire. Ça peut vous aider pour vérifier. Vérifiez 89, 88. Mais je roule depuis longtemps. Elle a dit "Tu sais, si tu te présentes, tu gagneras." J'ai dit "Je ne sais pas si je vais gagner." Elle a dit "Si tu te présentes, tu gagneras. Mais si tu dis que tu te présentes, ils ne vont jamais – les gens ne vont jamais le croire." Parce que vous savez les gens ont été abandonnés la première fois. Ils voulaient vraiment que je me présente, et j'aurais battu Romney. Ils voulaient vraiment que j'y aille cette fois. Alors pour la plupart, les sondages ne m'incluaient pas. Et puis un sondage m'a pris en compte, et je n'étais pas si bien placé. J'étais à quelque chose comme 3%. J'ai dit à ma femme "Je ne crois pas que je puisse me présenter, je fais 3%." Mince ! Ça en fait du chemin à grimper. Et elle a dit "Non, non, non, tu es seulement à 3% parce qu'ils ne croient pas que tu vas y aller. S'ils pensaient que tu te présentes..." J'ai dit "Non, non, le sondage dit que je me présente." Elle répond "Non, non, ils n'y croient toujours pas." Les sondages ne comptent pas. Le sondage peut dire que tu y vas, que Donald Trump va absolument se présenter. C'était très intéressant. Elle est comme – je l'appelle ma sondeuse d'opinion. Elle a dit "Non, non, ils ne croiront pas ça. Je m'en moque qu'ils l'affichent, qu'ils affichent en haut de ton immeuble 'Je vais me présenter.' Ils ne vont pas le croire avant que tu sortes et

annonces que tu te présentes." Elle a ajouté "J'espère que tu ne le feras pas, mais si tu te présentes, tu gagneras."

RC : Donc ce fut une évolution. Passons maintenant à...

DT : Donc ce fut une évolution.

Woodward : Oui.

RC : Passons maintenant à la présidence. Vous vous rapprochez de la nomination.

DT : Et ensuite le grand moment, en fait le moment important a été lorsque je me tenais debout au-dessus de l'escalator, baissant les yeux vers cette pièce – qui était une mer de journalistes, pas seulement un, mais une mer – qui était aussi grande que tout ce que nous ayons eu. Et de se lever et de dire, d'accord. Et je me souviens. J'ai pris une profonde inspiration. J'ai dit : "Allons-y" à ma femme. Et puis voilà, nous sommes descendus. Scène assez célèbre, la scène de l'escalator. Ouah. Et nous avons commencé, et nous avons parlé de l'immigration illégale, et c'est devenu un très grand sujet, et c'est par là que nous avons commencé.

RC : En vous approchant de la nomination et en regardant la possibilité d'être président des États-Unis, comment conceptualisez-vous le pouvoir présidentiel ? Comment voyez-vous le travail du président ? C'est quelque chose qui se rapproche de vous dès maintenant.

DT : Ok. Alors, premièrement, il faut que j'y arrive. Parce que je vois ça comme un processus hautement compétitif. J'ai, c'est très intéressant, j'ai très bien progressé jusqu'à maintenant. J'ai éliminé beaucoup de monde. Nous étions 17.

RC : Mais disons que vous soyez président. Comment voyez-vous la présidence ?

BW : En d'autres mots, quelle est votre définition du poste ?

DT : Ok. Je crois qu'avant tout, c'est la sécurité de notre nation. Ce sera toujours ça – c'est le numéro un, deux et trois. Après ça, beaucoup de choses sont à prendre en compte. La santé, le système de santé. Les emplois. L'économie. Mais le numéro un – et je dis numéro un, deux et trois – c'est la sécurité de notre pays. L'armée, étant forte, ne doit pas laisser de mauvaises choses arriver à notre pays depuis l'extérieur. Je suis persuadé que ça sera toujours la partie numéro un de cette mission.

BW : Avant de venir, Bob et moi avons beaucoup discuté. On a réfléchi à ça, que vous êtes candidat à la primaire des Républicains.

DT : Exact.

BW : C'est le parti de Lincoln et de Nixon... C'est aussi le parti pour lequel vous voulez être nommé, avec ce double héritage, Lincoln et Nixon.

DT : C'est vrai. C'est vrai.

BW : Pourquoi Lincoln a-t-il gagné ? Vous y avez au moins pensé ?

DT : Eh bien, je crois que Lincoln a réussi pour de nombreuses raisons. C'était un homme d'une grande intelligence, comme la plupart des présidents. Un homme d'une grande intelligence, mais

aussi un homme qui a fait quelque chose qui était vital à cette époque. 10 ou 20 ans avant, ce qu'il a fait n'aurait même pas été pensable. Il a fait quelque chose qui était très important à faire, spécialement à cette époque. Nixon a échoué à mon avis, jusqu'à un certain point, à cause de son caractère. Vous savez ? C'était juste son caractère. Très sévère, très exclusif. En d'autres termes, les gens ne pouvaient pas l'approcher. Les gens ne l'aimaient pas. Je veux dire, les gens ne l'aimaient pas.

BW : Et il a enfreint la loi.

DT : Il a enfreint la loi, oui. Oui, il a enfreint la loi. Que ce soit par insécurité...

BW : Je veux dire, vous écoutez les bandes, et c'est très clair : c'est un criminel.

DT : Oui, que ce soit parce que – exact. Il a enfreint la loi.

BW : Et encore et encore, avec effraction, en impliquant le FBI, le fisc.

DT : Bien sûr. Bien sûr.

BW : Je veux dire, c'est un lamentable héritage criminel.

DT : Exact.

BW : Et à la fin, le jour de sa démission, un jour incroyable, il fait ce discours qui est un genre d'association libre à propos de maman et papa.

DT : Exact.

BW : Il transpire. Et alors il dit "Souvenez-vous toujours : les autres peuvent vous haïr, mais ceux qui vous haïssent ne peuvent gagner, sauf si vous les haïssez, et alors vous vous détruisez vous-même." Le moteur était la haine.

DT : Eh bien, et en fait il parlait beaucoup de lui-même, parce qu'à la fin, à la fin c'est ce qui l'a détruit. La haine est ce qui l'a détruit. Quel personnage intéressant. Je veux dire, vous savez ça mieux que n'importe qui. Mais quel personnage intéressant. Quel homme de talent. Je veux dire, Nixon avait un grand potentiel, un grand talent. Malheureusement, c'est un très triste héritage à la fin. Ça a fini par être un très triste héritage. Quel personnage intéressant à étudier. Je crois...

BW : En reprenez-vous une quelconque leçon ? Parce que ce qu'il a fait, c'est de transformer la présidence en un instrument de revanche personnelle.

DT : Oui.

BW : Vous êtes mon ennemi, je vais vous avoir. Je vais lancer ceci et cela sur vous.

DT : Oui. Non, je ne le vois pas comme ça. Ce que je vois – ce qui m'épate, c'est que je suis quelqu'un qui s'entend bien avec les gens. Et parfois je remarque, je suis... je rassemble les plus grosses foules. En fait, nous avons volontairement limité le public, la semaine dernière. Vous savez, nous sommes allés dans de petits endroits et on doit refuser des milliers et des milliers de gens, ce que je déteste, mais nous ne voulions pas de protestants. Vous savez, quand vous avez une pièce avec 2000 personnes, vous pouvez garder les protestataires à distance. Quand vous avez 21 ou 25 000

personnes, des gens peuvent commencer à se lever et à crier. Ce qui m'a le plus étonné, car je suis une personne accueillante. Je suis réellement une personne qui s'entend bien avec les gens. Et pourtant, d'un point de vue politique, bien que j'ai certainement beaucoup de fans – vous saluez juste le sénateur Sessions. Cruz et tout le monde, ils voulaient à tout prix le sénateur Sessions, c'est un gars hautement respecté, un gars super. Et nous avons – il m'a soutenu. Nous avons des soutiens incroyables, des gens incroyables, mais je suis impressionné par le niveau d'animosité envers moi par certaines personnes. Je suis impressionné.

RC : Mais vous allez devoir surmonter ça, M. Trump, si vous devenez le candidat et le président.

DT : Je crois que vous pouvez avoir raison. Je crois que vous pouvez avoir raison.

RC : Je crois que c'est un moment clé pour vous.

DT : Ok.

RC : Vous vous approchez de la nomination. La présidence est possible. Comment – vous dites que vous vous entendez avec ces gens-là. Comment vous...

DT : Non, j'ai dit que dans ma vie, je me suis bien entendu avec les gens.

RC : Compris.

DT : C'est la première fois que je rencontre ça.

RC : Comment atteindre plus de gens, maintenant ? Comment allez-vous faire ça à ce moment dans le pays, avec toute cette colère dont vous parlez ? Vous pensez qu'il y a beaucoup d'animosité à votre égard. Comment allez-vous atteindre plus de gens, augmenter votre attractivité, maintenant ?

DT : Eh bien, laissez-moi vous dire le plus grand problème que j'ai. J'en parle beaucoup. J'ai une presse très injuste. Je suis quelqu'un qui comprends quand je dis – quand je dis quelque chose, je dis ce que je dis. Mais la presse est vraiment, vraiment déloyale avec moi. Et bien des fois je vais faire un discours, par exemple, devant – à Orlando, où vous avez 20, 25 000 personnes qui viennent sous le soleil à 3 heures de l'après-midi dans un lieu ouvert. Je vais vous dire une chose, Bob, ce n'est pas ce que je dis qui est rapporté. Ça sera rapporté complètement différemment.

RC : Alors comment vous – indépendamment de votre opinion sur la presse, comment vous naviguez dans le...

DT : Eh bien, le problème avec mon point de vue sur...

RC : Le candidat doit passer au-delà de ces différents obstacles.

DT : Non, vous avez raison, mais si la presse rapportait ce que je dis, je crois que cela m'aiderait déjà grandement. Maintenant, il y a un biais naturel contre moi parce que je suis un homme d'affaires. Je ne suis pas dans le club. Ok ? Vous comprenez ça. Je ne suis pas dans le club. Je ne suis pas sénateur, je ne suis pas politicien. Je ne suis pas quelqu'un qui a passé 25 ans au Congrès ; et je connais tout le monde, je suis quelqu'un – je suis vraiment un outsider. Je suis aussi quelqu'un qui finance lui-même sa campagne, en dehors de petites contributions.

BW : Mais la presse aime les outsiders. Je veux dire...

DT : Mais la presse ne m'aime pas. Pour la plupart.

BW : Vous diriez que le problème vient de la presse, de la couverture médiatique ?

DT : Non, mais je pense... Je dis ça : ma couverture médiatique n'est pas honnête. Elle ne l'est vraiment pas. Je ne dis pas ça comme quelqu'un qui aurait un genre de complexe. Je veux dire que je dis des choses qui sont ensuite rapportées complètement différemment de ce que j'ai dit. Et je vois tout ça – en toute honnêteté, la direction éditoriale du Washington Post. Ça m'a tué. Quand j'ai quitté, la pièce, je croyais que tout allait bien.

RC : Mais quelles sont les actions concrètes que vous pourriez mener maintenant pour projeter une plus grande présence, pour rassembler ? Indépendamment de votre opinion sur la presse, qu'on a notée. Qu'allez-vous faire pour réellement devenir un candidat ?

DT : Eh bien, je pense – c'est une bonne question, une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi. Je veux dire, je pense que la première chose que j'ai à faire, c'est gagner. Gagner résout un tas de problèmes. Il me reste deux concurrents. Nous avons commencé à 17. Il m'en reste deux. Un de mes problèmes, c'est que quand je frappe quelqu'un, je le frappe peut-être plus fort que nécessaire. C'est presque impossible de les récupérer après... Alors [un athlète célèbre] m'appelle il y a un mois, juste après que j'ai battu Rubio. Je le bats de 20 points. C'est une grosse défaite pour lui. N'oubliez pas, il était la tête d'affiche du Parti Républicain. Il était l'avenir du Parti Républicain. Alors [il] m'appelle. Il me dit "Hé, Donald, tu peux nous faire une faveur ? On t'adore. Ne tue pas tout le monde. Parce que tu pourrais avoir besoin d'eux, au retour." Vous savez, vous pouvez en avoir besoin quand vous passez en phase 3, ou n'importe quelle phase où vous allez...

BW : Parce que voilà – ce dont Bob Costa et moi parlions, et on apprécie ce moment d'aller au fond de ces choses.

DT : Je pensais justement que c'était excellent... Vous savez, particulièrement...

BW : Non, non, exactement. Après toutes ces années, toutes ces décennies, à faire ça, à faire du reportage, j'en suis venu à me demander : c'est quoi la politique ? Toute politique, toute politique qui réussit, concerne la construction d'alliance.

DT : C'est vrai.

BW : Vous êtes d'accord ?

DT : Je suis d'accord. Je suis d'accord.

BW : Et si vous regardez...

DT : Mais je crois que vous devez casser des œufs pour commencer. En d'autres termes, je suis d'accord avec vous, mais quand vous venez d'où je viens – je viens de l'extérieur. En passant, je faisais partie de la classe établie. J'étais un gars établi jusqu'à ce que je dise que je me présente. Et quand j'ai dit que je ne voulais plus recevoir d'argent de personne, ça a rendu tout le monde... Je veux dire, à part les petites contributions, vous savez, les trucs... Mais – à cause – et même – la raison pour les petites – nous recevons un tas de petites contributions. Ça se monte à combien ? 6, 7

millions de dollars ? Et on vend des produits, on vend des maillots Trump et des casquettes Trump, de petites choses. Mais ça monte tout de même jusqu'à 6 millions de dollars, ou 7. Mais j'y ai mis autour de 35 millions. Mais je ne veux pas d'argent. Bob, j'ai décliné – j'aurais obtenu – Bush avait 148 millions de dollars. J'aurais reçu cinq fois ça si j'avais voulu le prendre.

BW : Mais vous l'avez dit. Parfois, il faut casser des œufs.

DT : Parfois, il faut casser des œufs.

BW : Et n'avez-vous pas cassé assez d'œufs ?

DT : Eh bien, c'est la question. Je crois qu'il m'en reste deux.

BW : Et... Ok mais à ce point de – comme vous – de la perspective de Bob Costa, avec sa connaissance du Parti Républicain... et la question est, comment constituez-vous une alliance, comment réparez-vous les œufs cassés ?

DT : C'est toute la question.

RC : J'ai été frappé par vos commentaires sur le sénateur Cruz. On dirait que vous ne faites pas autant que j'aurais cru pour rassembler le parti.

DT : Je vise d'abord la victoire. Je crois vraiment qu'une fois... Toute ma vie a concerné les victoires. J'ai gagné souvent. Je gagne – quand je fais quelque chose, je gagne. Même en sport, j'ai toujours gagné. J'ai toujours été un bon athlète. J'ai toujours gagné. Au golf, j'ai gagné de nombreux championnats. Et j'affronte des gens qui savent très bien jouer au golf, mais ne savent pas gagner sous la pression. Alors j'ai toujours gagné.

BW : C'est le cœur de la question de Bob. Parce qu'à propos du sénateur Cruz, vous avez dit "Je ne veux pas de son soutien."

DT : Oh, c'est de ça que vous parlez ?

BW : Oui. Et il est, quoi que vous puissiez penser de lui, et quelles que soient les bagarres que vous avez eues, il représente le courant conservateur de Reagan...

DT : Non, je ne crois pas qu'il représente Reagan.

RC : Des gens le pensent.

BW : C'est comme ça qu'il se vend.

DT : Ok. Bon, maintenant peut-être qu'il se vend comme ça.

BW : C'est perçu comme ça. Et si vous devez être le nominé, vous avez besoin des conservateurs du parti.

DT : Oui. Bon, j'ai aussi besoin de gens extérieurs, et je suis définitivement de l'extérieur. Cruz est intéressant. On s'est très bien entendu.

BW : Au départ ?

DT : J'ai fait des déclarations provocantes, et il a dit "Je suis d'accord avec M. Trump." Je veux dire, il était au-dessus de tout ça. Mais je me disais tout le temps "Je me demande quand il va attaquer." Parce que finalement, en supposant... Parce que depuis le début, je suis au centre de la scène. Et même l'autre jour, NBC a sorti un sondage, je suis à 48 contre un peu plus de 20. Vous savez, un sondage national. Alors ce qui est arrivé, c'est qu'il m'a offert un soutien incroyable. En fait, il a fait un discours, il faisait un grand discours à Washington, et il n'y avait pas beaucoup de monde de prévu. Il m'appelle et il me demande "C'est possible que tu viennes ?" Je suis venu en dehors de la capitale, juste devant la capitale, je suis venu et une foule énorme est venue et ça a été un grand succès. On s'est serrés la main et je suis parti et puis voilà. Mais je me suis bien entendu avec Cruz, Cruz, super. Mais j'ai toujours dit, Bob, et vous étiez là, j'ai dit qu'à un certain moment, ça allait se terminer. Parce que les gens allaient dire, il ne reste plus que vous deux.

RC : Exact. A un moment, la bataille pour la nomination se termine.

DT : Oui. A un moment, il y a la nomination.

RC : Peut-être que je vous comprends mal, mais j'ai l'impression que vous êtes presque à l'aise dans le rôle du Ranger Solitaire.

DT : Je le suis. Parce que je comprends la vie. Je comprends comment fonctionne la vie. Je suis le Ranger Solitaire. Et j'ai dit l'autre jour – je regardais Cruz qui essayait d'être aussi politiquement correct qu'il pouvait. Et on lui demande : bon, vous le soutiendrez ? Je l'ai regardé pendant le débat, et il a dit oui, et Rubio a dit oui, et tout le monde a dit oui. Parce que c'était la chose à faire. Nous devons soutenir le parti. Mais je l'ai regardé se débattre l'autre jour, se débattre si fort pour ne pas prononcer le mot "non" quand on lui a demandé s'il soutiendrait Donald Trump. En même temps il ne voulait pas – il aurait voulu que la question ne soit pas posée. Parce qu'il ne voulait pas faire quoi que ce soit qui offense le parti, et, disons, la politique habituelle.

BW : Puis-je juste dire...

DT : Mais Bob, ce que je lui ai dit...

BW : Oui, Monsieur.

DT : Ce que je lui ai dit, c'est que j'ai vu ça, et j'ai dit, vous savez, il n'a pas à me soutenir. Ça n'a aucune importance. Je ne veux pas lui rendre la vie difficile.

BW : Mais pouvez-vous être président et être un Ranger Solitaire ?

DT : Hum...

BW : Je veux dire, comme nous parlions de Lincoln – si vous voulez bien.

DT : Oui.

BW : A sa seconde intronisation, il a gagné la guerre, il a cassé plus d'œufs qu'aucun autre président.

DT : Il a cassé un paquet d'œufs.

BW : Il sort et à sa seconde intronisation, il dit : "Malice contre personne, charité pour tous, panser les blessures de la nation."

DT : Exact.

BW : Autres mots, autre phrase, revenons en arrière et créons l'alliance entre le Nord et le Sud. N'est-ce pas un moment que vous aurez à affronter ?

DT : Tout à fait, tout à fait.

BW : Ou n'est-ce pas maintenant, en ce moment ?

DT : Je ne crois pas que ce soit maintenant.

BW : Non ?

DT : Non, parce que je crois que je dois gagner avant de faire ça. Ecoutez, j'ai...

BW : Ça ne pourrait pas vous aider à gagner ?

DT : Non, parce que vous avez deux autres personnes qui veulent gagner aussi, et elles ne vont pas changer de route.

RC : Pourtant, à quoi ça ressemblera, quand vous vous tournerez vers l'élection générale ? Disons que vous gagnez la nomination. A quoi ressemble cette construction d'alliance, ce message d'unité – à quoi ça ressemble ? En quoi Trump le rassembleur est-il différent de Trump le batailleur des primaires ?

DT : Ok. Comme vous savez, certains sondages me voient battre Hillary Clinton, mais je ne me suis pas encore concentré sur Hillary Clinton. Ok ? Je le dis tout le temps. Je ne me suis pas concentré sur elle. Je me suis uniquement concentré sur les gens qui sont devant moi, et là maintenant, j'ai deux personnes. Je n'ai pas à m'occuper de savoir si ce sera Hillary ou quelqu'un d'autre. J'adorerais avoir votre opinion sur ce qui arrivera à Hillary de l'autre côté, Ok ? Parce que ça sera une question vraiment intéressante. Ça a l'air de chauffer, ce qui est presque un peu surprenant, parce que j'ai bien eu l'impression qu'elle était protégée. Mais ma famille me dit – et Don a dit ça, et Ivanka, et ma femme ont dit ça – "Sois plus présidentiel." Parce que je peux être très présidentiel. Je dis en plaisantant, je peux être plus présidentiel que n'importe quel autre président de ce pays, excepté Abraham Lincoln, parce qu'il était [inaudible]. N'est-ce pas ? On ne peut pas surpasser Abraham Lincoln.

BW : N'est-ce pas ce que les gens voudraient voir maintenant ?

DT : Oui. Oui, mais ils disent... Oui.

BW : Dans le Parti Républicain, je veux dire... Il y a beaucoup d'angoisse et de rage et de détresse.

DT : Beaucoup. Un record.

BW : Un record.

DT : J'apporte...

BW : Et vous devez maîtriser cette rage, non ?

DT : Oui, oui, mais j'inspire ça aux gens. Vraiment. Je ne dis pas que c'est un atout ou un défaut, mais j'inspire ça.

BW : Vous inspirez quoi ?

DT : J'inspire la rage. J'inspire vraiment la rage. Je l'ai toujours fait. Je crois que j'étais... Je ne sais pas si c'est un point fort ou un point faible, mais quoi que ce soit, je le fais. J'inspire aussi une grande unité, au bout du compte. J'ai beaucoup rencontré ça, où des gens m'ont détesté plus qu'ils n'ont détesté aucun autre être humain. Et quand tout était fini, ils ont fini par devenir mes amis. Et c'est ce que je vois arriver ici. Mais quand ma femme et Ivanka et le reste de ma famille, pour la plupart – Tiffany, ma fille, c'est une jeune femme très intelligente, à l'Université de Pennsylvanie elle est excellente – et elle m'a dit la même chose.

BW : Soyez présidentiel ?

DT : Sois présidentiel. Maintenant...

BW : Quand ont-ils commencé à vous dire ça ?

DT : Eh bien, ils ont vraiment commencé avant le dernier débat. Le dernier débat. Si vous avez remarqué, mon attitude était bien différente dans le dernier débat, Ok ? Mais j'ai dit, attends une minute. D'après chaque – vous savez, Drudge, et tous les sondages, ils les font en ligne – ils ont des sondages pour tout. Ils font des sondages sur les débats. Vous savez de quoi je parle.

RC : Bien sûr.

DT : Des centaines de milliers de personnes votent. Je gagne chacun des débats. Chacun des débats. J'étais brutal et j'étais vicieux. Et j'ai été traité vicieusement par l'autre côté aussi. Et alors Rubio est devenu, vous savez, Rubio l'a joué Don Rickles avec moi [humoriste au style insultant, NdT], tout d'un coup il est devenu aimable et il a commencé à devenir extrêmement vicieux. Et je devais être encore plus vicieux que lui. Maintenant, ce qui est arrivé – et qui a commencé avec Le Petit Marco. Petit Marco a dit ceci puis cela. Et il ne voulait pas – Il n'a pas arrêté, il n'a pas arrêté parce qu'on a dit, oh, il devrait arrêter. Il a arrêté parce que je renchérisais. Voilà l'histoire.

BW : On comprend l'histoire. On l'a suivie.

DT : Bien sûr, mais voilà comment sont les choses.

RC : Alors est-ce...

DT : Attendez.

RC : Bien sûr.

DT : Ok, alors ma famille arrive. Don. Ma fille Tiffany, une gamine super. Ivanka. Ma femme. Et on était ensemble. Ils ont dit "Sois présidentiel, Papa, sois présidentiel." Dernier débat. Je dis, attends une minute. Si je prends des coups, je vais les rendre. Ça n'aura pas l'air très présidentiel, parce que

je rends les coups et vous rendez les coups. J'ai dit, je vais essayer. Et dans les faits – vous savez, le dernier débat était réellement un débat différent...

RC : Exact.

DT : Du fait de mon ton. Et en fait, c'est avec ce débat que j'ai eu mes meilleures évaluations.

RC : Mais je suis frappé par – nous posons des questions à propos d'être présidentiel. Tellement de gens ont demandé, est ce que Trump peut changer, est ce qu'il peut passer à un ton différent ? Corrigez-moi si je me trompe, mais à mes yeux, en vous écoutant, c'est qu'en fait, ça ne vous intéresse pas tant que ça de trop changer.

DT : Pas encore. Pas encore.

RC : Mais il semble que votre tendance naturelle soit le combat...

DT : Non.

RC : Non ?

DT : Ma – oui, toujours me battre. Ma tendance naturelle est de gagner. Et après avoir gagné, je serai tellement présidentiel que vous ne me reconnaîtrez même pas. Vous allez vous endormir tellement vous vous ennuierez.

BW : Vraiment. Mais quand Ted Cruz a dit ce qu'il a dit, et ensuite vous avez dit, je n'ai pas besoin de son soutien.

DT : Je n'ai pas besoin de son soutien. Je ne crois pas en avoir besoin.

BW : Maintenant, que vous dirait votre famille ?

DT : Eh bien, ce que j'ai dit, c'est que je n'ai pas besoin de ça...

BW : Que dirait un président ? Que dirait Reagan ? Que dirait Lincoln si l'opposition dit ce qu'elle dit, et alors vous auriez dit...

DT : Bon, Bob...

BW : Hé, écoutez, on va panser...

DT : Oui.

BW : Non pas les blessures de ce pays, pas encore, mais...

RC : Pensez-vous que peut-être vous avez besoin du support de Cruz ? Vous en aurez peut-être besoin à un moment.

DT : Je ne pense pas – j'ai le soutien d'autres gens. J'ai un groupe fantastique. Et en passant, laissez-moi juste, avant qu'on finisse avec ça – parce que vous disiez de Cruz – ce n'est pas comme s'il avait embrassé ma cause.

BW : Non, il ne l'a pas fait.

DT : Ce n'est pas comme s'il avait dit, Oh, je vais soutenir Donald Trump. Il est si formidable, et si je ne réussis pas, c'est quelqu'un qui, je pense, est fantastique. Eh bien, il n'a pas exactement dit ça, Bob, il a dit... ça lui faisait mal de répondre à cette question.

BW : Exact.

DT : Ce n'est pas comme si j'avais dit "Je ne veux pas de son soutien" tandis qu'il disait des choses très bien sur moi. Donc je n'ai eu aucune gêne à le dire. Je le crois vraiment.

BW : Pensez-vous qu'un jour arrivera où vous aurez à l'appeler et à lui dire "Ted, j'ai besoin de toi" ?

DT : Je n'aurai jamais à l'appeler. Je l'appellerai peut-être un jour, mais je n'aurai jamais à...

BW : Et vous dites quoi ? Si vous gagnez l'investiture, l'appellerez-vous pour lui dire...

DT : Je l'appellerai pour lui dire "Félicitations pour ce super travail." Parce que sur 17 personnes, tu en as battu 16. Ok ? Ce qui est très bien, pour dire le moins. Vous savez, nous avons un tas de talents. Quand je me suis présenté la première fois, c'était un moment où j'avais des doutes, parce que devinez-quoi ? Je ne connaissais presque aucun de ces gens. Pourtant, j'étais très politique. J'ai donné beaucoup d'argent. J'ai donné 350 000 dollars l'année dernière à l'Association des Gouverneurs Républicains. J'étais un membre de l'establishment, si vous y pensez, et de très haute position, parce que...

BW : Pourriez-vous dire à Ted Cruz "Ted, le rassemblement va commencer tout de suite. J'ai besoin de ton soutien, de ton aide et de tes conseils" ?

DT : Je ne crois pas que je le dirais comme ça, mais je pourrais...

BW : Vous le diriez comment ?

DT : ...m'entendre avec certaines personnes contre qui j'étais en concurrence. Maintenant, voilà ce que j'en dis : je pense que certaines des personnes contre lesquelles j'ai concouru ne pourraient jamais revenir à moi. J'ai été très brutal avec Jeb. On m'a dit au début quand j'ai démarré que Jeb était le favori d'office. Il allait...

RC : C'est vrai. Mais vous n'avez pas de stratégie pour ces gens qui proclament "Jamais Trump" ? Vous pensez que si vous étiez le nominé, vous auriez à trouver un moyen pour réintégrer Bush, pour réintégrer Rubio ?

DT : Je ne crois pas – écoutez...

RC : Vous avez une stratégie pour tout ça ?

DT : Je crois que c'est surévalué, ce que vous dites, à propos de les réintégrer. En même temps, je crois que je réussirais avec la majorité d'entre eux. Je ne sais pas si j'y arriverais avec Jeb Bush.

RC : Exact.

BW : Et avec Cruz ? Qu'est-ce que vous lui diriez, Donald ?

DT : Je crois que je...

BW : Parce que c'est vraiment – je pense ...

DT : Oui, je comprends.

BW : On atteint des tournants, et nous allons passer d'une phase de...

DT : Je pense que Cruz et moi pourrions nous entendre très bien. C'est ce que je pense réellement. On s'est très bien entendu pendant six mois.

BW : Diriez-vous "J'ai besoin de votre soutien" ?

DT : On s'est très bien entendu pendant six mois quand j'attaquais tout le monde.

BW : C'est vrai. Mais maintenant vous allez devoir lui tendre la main, non, pour que tout ça marche ?

DT : Eh bien, il faudra qu'on voie ce qui arrive. Maintenant, je ne crois pas, Bob, parce qu'il veut gagner et je veux gagner. Et je dirais que Kasich veut gagner, alors que Kasich n'en a gagné qu'une sur 28, n'est-ce pas ? Ce n'est pas si bon.

RC : Notre meilleur exemple est la manière dont Reagan s'est battu contre George H. W. Bush dans les primaires de 1980, avant de le prendre comme vice-président.

DT : Oui, ils se sont entendus. Et se détestaient sincèrement.

RC : Et il l'a pris comme vice-président.

DT : Oui.

RC : Il le considère comme faisant partie de l'équipe, une équipe de rivaux. Pourriez-vous avoir une équipe de rivaux dans une élection présidentielle ?

DT : Je ne dirais jamais ça maintenant. Là, tout de suite, je veux seulement gagner. Je ne veux pas dire qui va être – par exemple, les gens disent que je devrais prendre Untel ou Untel comme vice-président. C'est juste trop tôt pour ça. A mon avis, c'est trop...

RC : Vous avez quelques noms à l'esprit, comme vice-président ?

DT : Effectivement. J'ai des noms.

RC : Vous pourriez nous en donner un ou deux ?

DT : Je préférerais ne pas le faire maintenant.

RC : Un ou deux ?

Corey LEWANDOWSKI : Mais le Dr Carson est venu dans la campagne, et Chris Christie est venu dans la campagne, et ils étaient rivaux dans le passé. Ils ont dit qu'il y avait une seule personne selon eux qui allait réussir à rendre au pays sa grandeur.

DT : Très bonne remarque.

CL : Ecoutez, personne n'a frappé le Dr Carson plus fort que M. Trump. Il a été très beau joueur, il a fait un discours très impressionnant en Iowa.

DT : La seule chose que j'ai faite avec le Dr Carson – parce que je le respecte beaucoup – j'ai juste parlé de son livre. Parce qu'il a écrit des choses dans son livre, tout ce que j'ai fait a été de prendre des citations de son livre. Parce que, vous savez, il a écrit des trucs très durs sur lui-même. Il a écrit sur lui-même. Une histoire étonnante. Et il...

BW : Sans noms...

DT : ... comprend ça.

BW : de vice-présidents, quels seraient le rôle et les responsabilités de votre vice-président, si vous étiez élu, si vous gagniez l'investiture ?

DT : Eh bien, son rôle numéro un est d'être un grand président si quelque chose arrivait. Ok ? Ça a toujours été le rôle numéro un pour un vice-président... Après, je vais vous dire franchement, il doit être quelqu'un qui peut vous aider à être élu. Et troisièmement, quelqu'un qui vous aide avec le Sénat et la Chambre. Donc ça doit être une personne politique. En d'autres termes, je n'ai pas besoin d'un autre grand homme d'affaires comme moi et – je n'ai pas besoin de ça. Ce dont...

BW : Quelqu'un qui connaît le Washington redoutable, peut-être.

DT : Quelqu'un qui peut entrer dans le Sénat et qui a été ami avec ces gens depuis 25 ans. Et avec qui les choses avancent. Alors à 95%, je me vois choisir une personne politique, en opposition à quelqu'un de l'extérieur.

BW : Cette personne ferait partie intégrante de l'équipe gouvernementale que vous auriez à la Maison-Blanche ? Il irait à toutes les réunions, avec accès total ?

DT : Oui, je voudrais... Sûr. Sûr. Ce serait le vice-président – je voudrais avoir quelqu'un... Par exemple, quelqu'un comme Ben Carson. Quand Ben Carson est venu vers moi – pas forcément vice-président – mais quand il a appelé, il a appelé, il a dit "Ce que vous faites est fantastique. C'est un mouvement. Et vous le voyez." Quand j'annonce que je vais aller à Tampa trois jours avant, et que, trois jours après, nous y sommes, il y a 25 000 personnes dans le stade des équipes de sport professionnelles...

RC : Non, ça dit beaucoup – vous êtes en train de reconnaître que vous ne voulez pas une autre personne de l'extérieur dans votre équipe.

DT : Oui.

RC : Vous voulez quelqu'un de l'intérieur.

DT : Quelqu'un comme Ben Carson, qui ne m'a jamais demandé "Est-ce que je pourrais avoir un poste ?"

RC : Ce n'est pas le genre.

DT : Non, non, pas du tout. Mais c'est quelqu'un que j'adorerais voir impliqué avec nous à haut niveau, à très haut niveau. Chris Christie. Chris Christie a appelé, il a dit "J'adorerais en faire partie." J'ai répondu que c'était superbe. Je n'ai jamais été très fort pour les soutiens. Pourtant Tom Brady m'adore en Nouvelle Angleterre ; je crois que c'est pour ça que j'ai fait 50%. Ok ? Tom Brady m'adore. [Rires] Ca aide.

RC : Alors, pour rester dans le thème de la présidence pour une seconde, je ne pense pas que tant de gens que ça sachent à quel point vous valorisez la discrétion et la loyauté dans vos affaires.

DT : Grande loyauté, oui. Grande discrétion, grande loyauté.

RC : Mais c'est différent quand vous dirigez le gouvernement fédéral.

DT : Eh bien, c'est...

RC : Une chose que je me suis toujours demandée, allez-vous faire signer une clause de non divulgation aux employés du gouvernement fédéral ?

DT : Je crois qu'ils devraient. Vous savez, quand quelqu'un – je vois ça tout le temps... Je ne sais pas, il pourrait y avoir une loi disant que vous ne pouvez pas faire ça. Mais quand les gens sont choisis par un homme pour entrer au gouvernement à haut niveau, et qu'ils quittent le gouvernement et écrivent un livre sur un homme et disent des tas de choses qui étaient très personnelles et privées, je n'aime pas ça. Je veux dire, je vais être honnête. Les gens diraient "Oh, c'est terrible, vous le privez de sa liberté d'expression." Bon... Je dirais... J'ai des accords de non divulgation, c'est pour ça que vous ne lisez pas que...

BW : Avec tout le monde ? Corey en a un, Hope en a un.

DT : Corey en a un, Hope en a un. Vous en avez signé un ?

HH : Bien sûr.

CL : Stephen [Miller, conseiller politique de Trump] en a un.

DT : Stephen en a un.

CL : [Donald Trump Jr] en a un.

DT Jr : Je n'en ai pas. J'en suis à la moitié de mon livre. [Rires]

CL : Don en a deux. [Rires]

DT : Je sais, j'avais oublié, c'est celui qui m'inquiète le plus.

DT Jr : Je ne recevrai pas ma paie tant que je n'en aurai pas signé un.

DT : Je connais un très, très, très important homme d'affaires, qui a en ce moment quelqu'un – il est impliqué dans un litige avec quelqu'un qui a travaillé pour lui à un niveau très proche. Je lui demande "Pourquoi tu..."

BW : Vous pensez que ce sont des clauses en béton ?

DT : Oui, totalement. Je pense qu'elles sont très solides. Elles sont très...

BW : Personne ne pourrait écrire un livre ou...

DT : Je pense qu'elles sont extrêmement solides. Quiconque les a violées – posons ça comme ça : c'est tellement solide que je n'ai jamais... vous savez, je n'ai jamais eu de problème avec ce genre de choses.

BW : Laissez-nous vous demander...

DT : Au passage, cet homme m'a demandé "Comment ça se fait que vous n'avez pas – célèbre comme vous êtes ?" Alors je lui ai envoyé une copie de l'accord. Il a dit que c'était du génie. Maintenant, il a des gens qui vont travailler avec lui. Je n'aime pas les gens qui prennent votre argent et ensuite disent du mal de vous. Ok ? Vous savez, ils prennent votre...

RC : Mais c'est très différent quand vous êtes au gouvernement fédéral.

DT : C'est différent. Je suis d'accord. C'est différent.

RC : Mais vous recommandez la non divulgation...

DT : Je vais vous dire, il faudra que j'y réfléchisse. Il faudra que j'y réfléchisse. C'est une affaire différente, conduire une entreprise privée où je paie les gens très chers, et ils sortent et...

BW : Les contribuables paient le personnel du gouvernement fédéral.

DT : Bien sûr. Bien sûr. Et il peut arriver qu'ils ne fassent pas du très bon travail, et alors vous les renvoyez et ils finissent par écrire un livre sur vous. Alors c'est différent. Je dirais que dans un gouvernement fédéral c'est différent. Alors c'est quelque chose à quoi il faut que je réfléchisse. Mais vous savez, je le fais dès maintenant. J'ai des milliers et des milliers d'employés, des milliers, et chacun d'eux a signé un accord, un... j'appelle ça une confidentialité.

BW : Disons que vous soyez élu président. Est-ce qu'un seul mandat de quatre ans suffirait ?

DT : Je dirais ceci : j'ai vu des gens faire des déclarations pour le Sénat et pour d'autres positions, au gouvernement – parce que j'ai été une personne très politique au cours des ans, j'ai obtenu plus de changements du plan d'urbanisme qu'aucun autre être humain sur terre, probablement, y compris le West Side en entier, de la 77^{ème} rue à la 59^{ème} rue. Un travail très réussi. Je voudrais dire que chaque fois que j'ai vu quelqu'un faire cette déclaration, et ensuite se sentir bien, croyant faire un excellent travail, et être candidat, ils perdent à cause de cette déclaration. Alors je ne veux jamais dire que quatre ans... Je ne voudrais jamais me limiter à quatre ans. Je crois que je peux faire un immense travail en quatre ans. Une de vos questions, j'ai remarqué, est "Qu'est-ce que je ferais au cours des 90 premiers jours de mon mandat ?" – nous en parlerons après.

BW : Bien.

DT : Mais, je crois que je peux faire un splendide travail. Voici ce que je pense : si je fais un excellent travail et si je me sens bien, je dirais que je repartirais pour quatre ans de plus. Parce que là encore, je ne veux pas m'imposer ce fardeau. Si je fais du bon travail, je devrais avoir le droit de le faire. Je dis ça uniquement parce que vous savez, Bob, j'ai vu tellement de gens le dire. Même pour des fonctions

locales. S'ils décident d'y aller, ils perdent toujours parce qu'ils font cette déclaration. Alors je ne veux pas dire ça. Mais je crois que je pourrais faire un travail fantastique en quatre ans.

BW : Très rapidement, pendant l'entretien avec le Conseil éditorial du Post, vous parlez de la dette de 19 000 milliards de dollars, et vous dites que les États-Unis sont "probablement assis sur une bulle".

DT : Oui, une bulle.

BW : Quelle bulle ?

DT : Eh bien, je crois que nous sommes assis sur une bulle économique. Une bulle financière. Je pense que si vous regardez la Bourse...

BW : La Bourse, vous dites ?

DT : Oui.

BW : Ou vous voulez dire...

DT : Eh bien pour commencer, nous ne sommes pas à 5% de chômage. Nous sommes probablement au-dessus de 20% si vous regardez les vrais chiffres. C'est un chiffre qui a été arrangé, statistiquement arrangé pour améliorer l'image des politiciens – en particulier des présidents. Je n'aurais pas les foules énormes que j'ai si ces chiffres étaient réels. Les gens sont extrêmement malheureux dans ce pays.

BW : C'est ça la bulle – ce n'est pas une bulle du logement.

DT : Non, non, je parle de...

BW : Ni une bulle immobilière.

DT : Je parle d'une bulle où vous entrez dans une récession massive. Espérons que ce ne soit pas pire que ça, mais une grave récession. Ecoutez, le coût de l'argent est si faible, maintenant. Si je veux emprunter de l'argent, je peux emprunter tout l'argent que je veux. Mais je suis riche. Si une personne qui veut mettre un tas de gens à... Je n'ai pas besoin d'argent. Je n'ai pas à emprunter. Je n'appelle même plus les banques. J'utilise mon propre argent pour faire les choses. Si je veux emprunter de l'argent ou si une autre personne riche veut emprunter de l'argent, vous pouvez l'emprunter au taux, par exemple, LIBOR plus rien du tout. Vous payez un et demi pour cent d'intérêts, c'est fou, et ils vous donnent tout ce que vous voulez. Si une belle, magnifique personne, qui va embaucher un tas de monde, une personne très douée en affaires, veut emprunter de l'argent mais n'est pas riche ? Aucune chance.

BW : Les bulles effraient les économistes.

DT : Oh, les bulles sont effrayantes.

BW : Alan Greenspan, l'ancien patron de la Fed, avait l'habitude de dire, il y a peut-être une bulle là-dehors, mais vous ne saurez pas qu'il y a une bulle jusqu'à ce qu'elle éclate. Est-ce vrai ?

DT : Oui. C'est vrai. Je crois que c'est vrai. Je crois que vous avez des tas de signes, parce que vous avez toutes ces hypothèques qui explosent. J'ai dit...

BW : Vous dites qu'il y a des signes maintenant.

DT : ... aux gens.

BW : Nous sommes "assis sur une bulle".

DT : Ok, alors j'ai fait de nombreux discours pour différents groupes sur la réussite, où les gens me paient un paquet d'argent, que je donne à des œuvres caritatives. Les gens me donnent de l'argent pour des discours sur la réussite. Alors je le faisais, avant ça. Je disais aux gens, n'investissez pas là, n'y allez pas – j'étais plutôt bon en pronostic, à dire aux gens quoi faire en termes de... Bon, je parlais du succès, et je disais quand c'était une mauvaise période pour investir. Je disais aussi quand c'était une bonne période pour investir.

BW : C'est comment, maintenant ? C'est une bonne période pour investir ?

DT : Oh, je crois que c'est une période horrible, actuellement.

BW : Vous croyez réellement ?

DT : Oui.

RC : Pourquoi ça ?

DT : Parce que le dollar est trop fort. Notre pays est en – vous savez, c'est très intéressant. Il y a quelques bons côtés à avoir un dollar fort, mais il y a...

BW : Alors votre conseil, votre conseil concernant la Bourse, c'est de sortir du marché ? De l'éviter pour l'instant ?

DT : Oh, mon conseil concernant la Bourse est que le marché – je crois que nous sommes assis sur une bulle. Alors vous regardez ce qui se passe. Vous avez – réfléchissez-y – vous avez de l'argent bon marché que personne ne peut obtenir à moins d'être riche. Vous avez des régulateurs qui dirigent les banques. Ce ne sont pas les gens payés 50 millions de dollars pour diriger les banques. Je veux dire, quand vous voyez tous ces gens qui dirigent des banques et qui sont payés 40 ou 50 millions de dollars, ils ne dirigent pas les banques. Ce sont les régulateurs qui dirigent les banques. Ce qui se passe c'est que la Bourse est en inflation. Ça a commencé à baisser, et puis ça remonte encore. Généralement, c'est mauvais signe. C'est le signe d'événements à venir. Alors oui, je crois que nous sommes assis sur une très, très grosse bulle.

BW : Alors les gens de Wall Street vont – quand on publiera ça – ça ne leur fera pas plaisir d'entendre que l'éventuel président dit...

DT : Oui, je me moque de... Je connais les gens de Wall Street. Je connais les gens de Wall Street probablement mieux que personne. Vous savez, les gens de Wall Street...

BW : Vous n'avez pas besoin d'eux non plus ?

DT : Non. Non. Vous savez, je n'ai pas besoin d'eux. Non, les autres candidats en ont besoin, au passage. Ted Cruz en a besoin. Ted Cruz a emprunté des millions de dollars pour son [comité d'action politique].

BW : Mais est-ce que ça ne nous ramène pas à la question de l'alliance ? Désolé.

DT : Et en passant, il n'a pas déclaré que dans ses finances personnelles, il empruntait auprès de Goldman Sachs et Citybank sans – il n'a payé pratiquement aucun intérêt. Il a eu un taux d'intérêt que vous auriez été fier d'avoir, et il ne l'a pas déclaré. Et ça n'a pas vraiment fait de bruit. Vous en avez parlé un peu. Mais maintenant je le fais, je crois que nous sommes assis – c'est une période précaire. Une des raisons de cette précarité, c'est parce que nous nous faisons tellement dépouiller par les autres pays. Nous nous faisons dépouiller par la Chine. Ça n'arrête jamais. Personne ne va les arrêter. Et si personne ne les arrête, c'est pour une de ces deux raisons : soit c'est parce qu'ils vivent au pays des rêves, soit ils sont complètement contrôlés par leurs lobbyistes et leurs intérêts particuliers. Ce qui veut dire que les gens veulent que ça continue. Parce que ce que la Chine, le Mexique, le Japon – je ne veux pas nommer trop de pays, parce que je fais beaucoup d'affaires avec beaucoup de ces pays – ce que ces pays nous font est incroyable. Ils drainent nos emplois. Ils drainent notre argent. Ils font de l'argent de...

BW : Donc vous êtes vraiment pessimiste, c'est le moins qu'on puisse dire ?

DT : Je suis pessimiste. A moins qu'on fasse des changements. Des changements peuvent être faits.

BW : Vous pourriez arranger ça ? Si vous deveniez président ?

DT : Oui, je peux arranger ça. Je peux arranger ça rapidement.

BW : Ok. Dites-nous ça.

DT : Quand j'étais à votre réunion de direction éditoriale, j'ai parlé de l'OTAN. Je ne suis pas un expert mondial de l'OTAN. Mais j'ai un instinct naturel pour certaines choses, Ok ? Comme j'ai dit, gardons le pétrole. Bon, maintenant l'EI a le pétrole. J'ai dit un tas de choses. J'ai dit dans mon livre – écrit en 2000 – j'ai mentionné ben Laden dans un paragraphe ou deux. C'était deux ans avant que le World Trade Center s'effondre. Et je ne suis pas un politicien, j'étais...

RC : Alors quel est votre instinct, votre plan, pour disons vos cent premiers jours, comment vous changez tout ça ?

DT : Ok, bon, voilà ce que j'en dis. Ecoutez : nous faisons, et nous avons fait, parmi les plus mauvais accords commerciaux dans l'histoire du commerce. On est en train d'en faire un, le Partenariat Trans-Pacifique. TPP. Un désastre, ce traité est un désastre.

BW : Vous savez, de nombreux experts, prétendument, ne sont pas d'accord avec vous sur les problèmes de cet accord. Voyez...

DT : Oui. Oh, j'étais contre l'ALENA (NAFTA).

BW : Il y a de nombreuses analyses, de nombreuses données.

DT : J'étais contre l'ALENA. L'ALENA a été un désastre. Je veux dire, franchement, je suis un grand fan de Ronald Reagan, mais je ne suis pas d'accord avec lui sur le commerce. Je crois que ses politiques commerciales ont été déplorables.

BW : Alors durant les 100 premiers jours, que feriez-vous ?

DT : Ok. Je ferais de nombreuses choses. En premier, je démarrerais des négociations sur de grands accords commerciaux – je connais les meilleurs pour ça. Vous savez...

BW : Vous pensez que ça peut se faire en 100 jours ?

DT : Non, non, je ne peux pas, non, mais je démarrerais les négociations. Non, ce sont des transactions compliquées. Une partie du problème avec le TPP, c'est qu'il y a 12 pays. Ok ? Vous devriez faire des contrats pays par pays. Ils font 7 000 pages. Chacun de ces pays les a étudiées au centimètre. Nous avons des membres du Congrès qui ne lisent même pas ces traités.

RC : Mais c'est – ce serait conduit par la branche exécutive, ce genre de négociations.

DT : Oui. C'est un mauvais accord. Un mauvais accord pour notre pays.

RC : Et la législation ? Qu'en est-il de la législation économique ?

DT : Eh bien, je sais, mais c'est un mauvais accord pour notre pays. Ce que je ferais – et avant de parler de législation, parce que je crois franchement qu'il y a plus important – numéro 1, une grosse réduction fiscale. Parce que la classe moyenne a été... Larry Kudrow et beaucoup de gens que j'ai beaucoup aimés... Vous savez, je prépare un plan de réduction fiscale, et j'ai reçu quelques très bons retours. Je ferais une réduction fiscale. Il faut faire une réduction fiscale. Parce que nous sommes la nation la plus taxée au monde. Mais je commencerais – parce que j'ai brièvement noté votre question – boum, qu'est-ce que je ferais dans les 90 premiers jours ? Je commencerais par immédiatement renégocier nos accords commerciaux avec le Mexique, la Chine, le Japon et tous ces pays qui sont absolument en train de nous détruire. Ils le font depuis des années. C'est en quelque sorte un signe très positif pour notre pays, que nous puissions perdre des milliards – des centaines de milliards – de dollars régulièrement, année après année – et qu'on y survive. Nous avons reconstruit la Chine. Nous l'avons reconstruite. Je veux dire, regardez ce qui se passe en Chine. Nous avons reconstruit la Chine tout seul. Ils se débrouillent plutôt bien aussi avec l'Europe, mais...

RC : Donc, renégocier les traités commerciaux et mettre en place des réductions fiscales. Ce serait ça vos 100 premiers jours ?

DT : Renégocier les accords commerciaux et renégocier les accords militaires.

RC : Très vite sur les accords commerciaux...

DT : Et en passant, renégocier avec l'OTAN. Renégocier avec le Japon et avec...

RC : Sur les accords commerciaux, traiter avec des entreprises, dans vos marchés d'affaires, quand vous y regardez de près, c'est traiter avec des gens et des entreprises.

DT : Je négocie plus de 100 affaires. Nous en négocions 114.

RC : Mais les affaires avec des pays et des dirigeants étrangers, n'est-ce pas différent du genre de transactions que vous menez au niveau des entreprises ? Comment faites-vous la transition ?

DT : Non.

RC : Parce que vous ne pouvez pas dire à un pays "Je vais vous faire un procès."

DT : Non, bon, vous savez, ça dépend de votre définition de procès. Nous serons capables de faire de bons traités commerciaux. Ce sera bon pour les pays, ce sera bon pour nous.

BW : Combien de temps ça prendra ? Un an ? Deux ans ?

DT : Ça prendra... Oui, je dirais que dans la première année, un tas de choses auront été faites.

BW : Monsieur, en écoutant ça...

DT : Mais vous devez savoir en sortir. Vous devez être capable de...

BW : ...et en ayant couvert de nombreux présidents, si je peux revenir sur cette expérience.

DT : Allez-y.

BW : En essayant de les comprendre. Reagan, c'était "Morning in America" ("Une aube nouvelle en Amérique"). Et maintenant, c'est comme si vous disiez que, au moins pour un moment, que l'aube nouvelle est dans le fossé. Que nous ne pourrions tout simplement pas en sortir à cause de ces traités, à cause de votre pessimisme à propos de l'économie.

DT : Ecoutez, nous perdons 500 milliards de dollars par an en déficit commercial avec la Chine. Ok ? Ça dure depuis un bout de temps, de 200 à 500. Nous sommes en train de perdre des centaines de milliards de dollars par an en commerce. Regardez le Japon. Ils envoient leurs voitures chez nous par centaines de milliers. Vous allez à Los Angeles, vous regardez les quais, ces voitures sortent à 60 km/h de ces bateaux. C'est du jamais vu. Elles se déversent sur le pays. Et pourtant quand – vous parlez de déséquilibre, quand il s'agit de nos ventes au Japon ? Ils importent vraiment peu.

BW : Où est l'optimisme pour sortir de là ?

DT : Oh, j'ai un grand optimisme.

BW : Ah oui ?

DT : Oh. Oh, Ok. Malgré tout ça, je suis une personne optimiste. Vous savez, "Make America great again" ("rendre sa grandeur à l'Amérique").

BW : Oh, oui. Qu'est-ce que...

DT : Rendre l'Amérique grande à nouveau. C'est effectivement très optimiste – vous savez, ce n'est pas – il y a des gens qui disent, oh, c'est si – parce qu'ils détestent le mot "à nouveau". J'ai dit "Non, non, vous ne comprenez pas. Nous allons rendre l'Amérique grande à nouveau." Les gens trouvent ça très positif. Vous savez, les travailleurs... Vous pouvez avoir cette question [inaudible]. J'en ai dicté la plus grande partie.

CL : [inaudible] Nous avons [inaudible] dans 15 minutes.

DT : Mais vous savez quoi, nous pouvons retarder cette réunion de 20 minutes. J'adore ça.

CL : Je sais, mais c'est très important – et c'est par respect. Je – nous le mettons en place, et...

DT : Pourriez-vous les appeler et leur dire que nous retardons d'une demi-heure ?

CL : Je peux, mais nous avons promis une heure à ces gars, [inaudible] une heure et quart.

DT : [inaudible] Rappelez-les, dites-leur que nous aurons 45 minutes de retard, ça ira ? Seulement si c'est Ok. S'il ne peut pas le faire...

CL : Je ne sais pas. Laissez-moi vérifier.

DT : Ok. Parce que j'aimerais finir avec ces gars.

BW : Merci. Nous apprécions.

DT : Alors juste pour que vous compreniez, mon message est d'un grand optimisme. Nous pouvons arranger ça.

RC : Mais tout le monde ne pense pas comme ça, exact ?

DT : Non, non. Tout le monde ne pense pas comme ça. Certaines personnes ne comprennent pas ça.

RC : Bob était à New Haven, Connecticut, l'autre jour, et il a rencontré une femme de chambre à l'hôtel qui s'est présentée comme mexicaine. Une des choses qu'elle a dite était "Il ne m'aime pas."

BW : C'est à dire vous. Je lui ai demandé : "Que pensez-vous de Trump ?"

DT : Etait-elle ici...

RC : Elle a dit "Tout ce que je veux c'est ma dignité."

DT : Oui. Je lui donnerai une grande dignité. Laissez-moi entendre la question – vous ne connaissez peut-être pas la réponse.

RC : Qu'est-ce que vous avez à lui dire ?

DT : Etait-elle là légalement ou illégalement ?

BW : Je lui ai demandé, et elle n'a pas voulu me le dire.

DT : Ca veut dire qu'elle était là illégalement. Ok. Bon, maintenant...

BW : C'est possible. Et elle dit... Trump, lui ai-je demandé, j'ai dit, que pensez-vous de M. Trump ? Et elle a répondu, "Il ne m'aime pas." Elle le prenait personnellement. Et alors elle a dit, "Je veux juste ma dignité."

DT : Je comprends ça.

BW : Que lui diriez-vous ?

DT : Je vais vous dire ce que je lui dirais. Premièrement, elle était probablement là illégalement. Les sondages montrent les gens – les Hispaniques – qui sont ici légalement m'apprécient beaucoup. Au Nevada, vous avez vu le sondage, je suis devant chez les Hispaniques. Des gens qui votent, des gens qui sont donc bien là. Je suis devant chez les Hispaniques. Les gens qui sont là illégalement voient peut-être les choses différemment, et ils les voient effectivement différemment, mais les gens qui sont là légalement, les Hispaniques qui sont là, ils ne veulent pas qu'on leur prenne leur travail.

Et ils savent que je ramènerai des emplois de Chine. Je ramènerai des emplois du Japon et du Mexique et de tous les pays. Regardez ce que fait le Mexique, Bob. Le Mexique est la nouvelle Chine, à plus petite échelle. Le Mexique, ce qu'ils sont en train de nous faire sur le commerce et à la frontière est incroyable. Ok ? Et j'avais raison. Quand je me suis levé et que j'ai fait mon premier discours à la Trump Tower le 16 juin, et que j'ai parlé de l'immigration illégale et des problèmes, j'ai touché un point sensible. Vous savez ? Parce que...

RC : Ce n'est pas qu'économique. Parce que certaines des personnes que nous rencontrons au cours de la campagne, que ce soient un clandestin mexicain ou un musulman, une conséquence de votre campagne a été qu'ils se sentent isolés en Amérique. Et vous pouvez ne pas être d'accord sur leurs raisons de sentir ça, mais c'est ce qu'ils sentent en conséquence de votre message. Comment vous adressez-vous à ces gens qui pensent que vous ne voulez pas d'eux dans ce pays ? Musulmans y compris.

DT : Je suis une personne qui va rassembler les gens dans ce pays. Je suis une personne qui va unifier le pays. Le président Obama est clivant. Il n'est pas un rassembleur. A sa première élection, je n'ai pas vraiment eu l'impression qu'il allait bien se débrouiller. Mais une chose que je me suis dit, c'est qu'il allait rassembler le pays. Afro-Américains, Blancs, j'ai pensé qu'il allait être un facteur de rassemblement. Il ne l'a pas été. Il a été un grand...

BW : Mais Bob Costa a raison, M. Trump, vous parlez aux gens et ils ont l'impression que vous n'êtes pas un rassembleur.

DT : Je sais. C'est l'impression qu'ils ont maintenant.

BW : Et vous dites que vous l'êtes. La question devient... Je veux dire, c'est une femme de chambre, mais je pense qu'il y a d'innombrables personnes qui ne sauraient peut-être pas l'exprimer d'une manière élaborée, ils veulent leur dignité, et la question c'est, comment pourront-ils obtenir ça de vous si vous êtes président ?

DT : Encore une fois, je vous ai posé une question très importante, était-elle là légalement ou illégalement ?

BW : Je ne sais pas.

DT : Parce que si elle était là légalement, je pense que vous trouveriez qu'elle m'aime beaucoup. Au Nevada, où vous avez une très grande population hispanique, quand ils ont fait les sondages, j'ai gagné chez les Hispaniques dans l'État du Nevada. Et pas de peu, mais de beaucoup. Je crois que c'est – c'est une question importante à poser. Je vais rendre aux gens leur dignité parce que je vais leur rendre leur travail. Nos emplois nous sont enlevés comme des bonbons d'un bébé. Nos emplois sont

arrachés de notre pays. Carrier a annoncé – j'en ai parlé le mois dernier, parce que j'ai pensé que c'était spécialement mauvais. Peut-être parce que j'achète un tas de climatiseurs Carrier. Mais...

RC : Les gens comprennent l'argument économique. Mais les gens – je crois que ce qu'elle se demandait, et les autres aussi – avez-vous de l'empathie pour ce que vivent les immigrants ? Repensez à votre grand-père qui est venu en 1885.

DT : C'est exact. Tout à fait. Je veux dire, complètement. Je veux dire, au bout du compte, nous sommes tous des immigrants, pas vrai ? J'ai une totale empathie. En même temps, nous avons besoin de frontières, sinon, nous n'avons pas de pays, et nous devons être – vous devez venir dans le pays légalement. Et ça a été un grand thème de ma campagne, et pour la plus grande part, je crois que c'est [inaudible].

BW : Mais cette femme de chambre n'a pas d'avocat, je suppose. Et elle est venue dans le pays, nous ne savons pas. Et elle n'a rien fait pour se placer dans la position où elle est peut-être, vous avez raison. Et ce qu'elle a dit, c'est – et ce qu'elle a dit m'a dérouté, pour être franc. "Je veux ma dignité."

DT : Oui. Bon.

BW : Et la grande question, l'énorme question, c'est comment les gens peuvent trouver cette dignité que vous semblez critiquer ? Les immigrants illégaux...

DT : Non, je suis...

BW : Eh bien, vous critiquez.

DT : Eh bien, les immigrants clandestins, oui. Juste pour que vous compreniez, je veux que les gens viennent dans ce pays. Je veux que ce soit plus facile pour eux de venir dans ce pays. Mais ils doivent venir par une procédure légale. Vous avez pu faire ça, Corey ? Hein ?

CL : Oui.

DT : Nous avons une réunion avec – une réunion plutôt importante.

BW : Oui, les gens de la politique extérieure.

DT : Bon, en fait on les a déjà rencontrés. Nous...

BW : Ah oui ? Ça s'est passé comment ?

DT : Ca s'est très bien passé.

[Lewandowski dit quelque chose d'inaudible.]

DT : J'adorerais continuer ça. Je passe vraiment un bon moment. Je vais probablement finir par maudire cette journée. Je vais me dire, comment ils ont pu dire des trucs pareils sur moi ? Mais vraiment, j'adore ça...

BW : Je comprends ça. Et vous savez, ce sont des questions si sérieuses, et vous y répondez avec – vous êtes clair et direct. J'apprécie beaucoup.

DT : Je vais vous dire – je pense que je ferais vraiment un excellent travail. Avec les Afro-Américains. Et vous savez qu'un tas de gens le pensent aussi. Mais je crois que je vais très bien m'occuper des Afro-Américains. Je crois que je vais très bien m'occuper des Hispaniques. Je vais ramener les emplois dans le pays. Je ne vais pas laisser les gens nous prendre nos emplois. Je ne vais pas laisser les gens partir – je ne vais pas laisser les usines et Nabisco et toutes ces entreprises – Ford – nous allons les construire ici. Nous allons garder les emplois dans notre pays. Et nous allons ramener les emplois dans notre pays, Bob. Et ça va...

BW : Je comprends. Laissez-moi vous demander, c'est vraiment...

DT : Les emplois sont une très grande solution, parce que ça va donner...

BW : Bien sûr. Même si cette femme de chambre a un emploi.

DT : C'est vrai. Mais pas la dignité. Et peut-être qu'elle aura un meilleur travail. Elle aura plus de possibilités.

BW : Ok. Quelle pourrait être le plus grand défi que, disons que vous êtes président, que le prochain président pourrait affronter ? Et c'est une affaire sérieuse. J'ai demandé ça au président Obama il y a de nombreuses années. Il a répondu, ce qui m'inquiète le plus, – assis dans le Bureau Oval, et je crois qu'il était vraiment sincère – je m'inquiète le plus à propos d'une bombe nucléaire qui exploserait dans une ville américaine.

DT : Ok.

BW : C'est la chose qui changerait tout.

DT : C'est amusant, c'est très intéressant. Je suis surpris qu'il ait dit ça, parce que je l'ai entendu dire récemment que notre plus gros problème est le réchauffement climatique, ce qui n'est pas du tout mon opinion. Ok ?

BW : Mais il m'a dit...

DT : Ok.

BW : J'y étais. Et je me suis dit, on peut lire entre – vous êtes d'accord avec ça ?

DT : C'est très intéressant. J'ai... Je suis absolument d'accord. Je crois que le tout premier problème du monde – on a le problème de l'État Islamique, on a – mais le tout premier problème qu'a ce monde est nucléaire, la puissance nucléaire. Sa puissance démesurée. Vous regardez Hiroshima et le multipliez par mille.

BW : Et il a, le président Obama a un sommet en ce moment même, ici à Washington, juste à côté. C'est un grand défenseur de l'élimination complète des armes nucléaires.

DT : Ok.

BW : Vous seriez d'accord avec ça ?

DT : Bon, si c'est fait sur une base d'égalité, absolument.

BW : Vous le feriez.

DT : Mais le problème qu'on a... Sur une base d'égalité. Le problème maintenant, c'est que vous avez le Pakistan. Et vous voyez ce qui arrive au Pakistan. Ce n'est pas, vous savez, c'est une illustration parfaite. Vous avez l'Inde. Vous avez tant de pays actuellement qui ont déjà des armes nucléaires. Vous avez des gens vraiment mauvais qui tentent très dur de devenir des puissances nucléaires. Alors je pense que ce serait merveilleux dans un monde idéal, mais je crois que ça n'arrivera pas si facilement.

BW : Vous prendriez part à cet effort ?

DT : J'adorerais voir un monde sans armes nucléaires. Est-ce que ça arrivera ? Les chances que ça arrive sont extrêmement minces. Regardez, la Russie dépense une immense quantité d'argent à cet instant même pour renouveler leur arsenal nucléaire complet.

RC : Quand vous regardez la politique étrangère...

DT : Au passage, j'adore l'idée. Mais d'un point de vue concret, ça n'arrivera pas.

RC : Avez-vous lu l'article de Jeffrey Goldberg sur la politique étrangère d'Obama ? Dans l'Atlantic, Obama a donné...

DT : Dans l'Atlantic, Ok.

RC : Alors une des citations qu'Obama y a dites est "L'idée que la Russie soit d'une certaine manière dans une plus forte position maintenant en Syrie et en Ukraine, qu'elle n'était avant d'envahir l'Ukraine ou avant de se déployer en Syrie, est une mauvaise compréhension fondamentale des affaires internationales. La vraie puissance signifie que vous pouvez obtenir ce que vous voulez sans exercer de violence." C'est la position d'Obama sur la puissance mondiale. Vous êtes d'accord ?

DT : Bon, je crois qu'il y a une certaine vérité là-dedans. Je crois qu'il y a une certaine vérité là-dedans. La vraie puissance est dans le respect. La vraie puissance, je ne veux même pas dire le mot, est dans la peur. Mais vous savez, nos armées sont très tristement diminuées. Vous regardez ce qui arrive à nos armées, et elles sont diminuées de toutes les manières. Hé ! En homme d'immobilier, chaque fois que je reçois des listes de bases, de bases militaires, bases de Marines, bases navales. Je continue de me dire, combien de bases ont-ils ? J'en reçois constamment, ça arrive sur mon bureau, est-ce qu'on veut acheter une base en Virginie ? Est-ce qu'on veut acheter... Et je vois ça tout le temps. On doit renforcer nos armées. C'est tellement vital de le faire. On doit renforcer nos armées. Et au passage, on doit prendre soin de nos vétérans. Tellement vital. Mais on doit renforcer nos armées. Maintenant, un des points sur lesquels le Washington Post m'a vraiment mal traité, quand je vous ai parlé de l'OTAN, on y dépense trop d'argent, on n'est pas traité avec respect par les 28 pays avec lesquels on a affaire.

RC : Ce qui nous ramène au sujet du Ranger Solitaire. Je pense que même sur le plan international, vous êtes à l'aise en président des États-Unis.

DT : Non.

RC : Ne pas être un interventionniste...

DT : Je n'ai pas dit que je sortirais de l'OTAN. Je dis que ça doit être... D'abord, c'est obsolète. Notre grosse menace aujourd'hui est le terrorisme, Ok ? Et l'OTAN n'est pas vraiment adaptée au terrorisme. L'OTAN est adaptée à l'Union soviétique plus qu'à n'importe quoi d'autre. Et il n'y a plus d'Union soviétique.

RC : Eh bien, vous n'avez pas une grande foi dans ces institutions internationales.

DT : Non, parce que tout le monde semble nous dépouiller. Nous avons l'air d'être ceux qui paient la facture et obtiennent le moins. Et nous allons arrêter ça.

BW : Mais vous parlez de réformer l'OTAN, non, plutôt que...

DT : Oui, je parle de réforme.

BW : Vous n'êtes pas en train de dire, sortons de là.

DT : Je parle absolument de réforme. Mais nous devons être – pour effectuer cette réforme, vous devez être préparé à sortir. Sinon, vous n'aurez pas de réforme. Par exemple, sur l'Iran. Si John Kerry s'était levé de sa chaise et avait répété non, non, non, non – il n'a rien obtenu du tout. S'il s'était levé deux fois – une ou deux fois – de sa chaise en disant, excusez-nous messieurs, nous partons, et avait augmenté les sanctions, nous aurions eu un accord complètement différent avec l'Iran.

BW : Ok. Une question vraiment importante.

DT : Allez-y.

BW : Il y a quelques années, j'ai pris le petit déjeuner avec un des dirigeants, à la tête de l'État d'un de nos meilleurs alliés. Je lui ai posé des questions sur Obama. Il parlait officieusement et il a dit "Je l'aime bien. Il est intelligent. Mais personne dans le monde n'a peur de lui." Vous êtes d'accord avec ça ? Et une administration Trump – êtes-vous en train de formuler une nouvelle doctrine de type "Vous feriez mieux d'avoir peur de moi" ?

DT : Oui, je ne veux pas que les gens aient peur. Je veux qu'ils respectent notre pays. Actuellement, ils ne respectent pas notre pays.

BW : Mais est-ce qu'ils vous respecteraient si...

DT : Les gens m'ont respecté. Toute ma vie j'ai été respecté. Je veux qu'ils respectent notre pays. Je veux qu'ils respectent notre dirigeant. Mais je veux qu'ils respectent notre pays. Maintenant, on pourrait...

BW : Comment faites-vous ça, monsieur ?

DT : Avec l'aura de la personnalité. En ayant les bons avec nous. Vous savez que Mohamed Ali est un de mes amis. C'est un gars bien. J'ai regardé beaucoup de gens au fil des années. Mohamed Ali montait sur le ring et parlait, parlait et criait et parlait du sale ours, et ceci, cela – vous savez. Et à la fin il gagnait. Et le respect est une histoire de gagne. Nous ne gagnons plus. Je le vois dans mon... nous ne gagnons plus. Et lui gagnait. J'ai vu de nombreux combattants qui étaient meilleurs parleurs que Mohamed Ali. J'ai vu des gars qui étaient si magnifiques, si flamboyants, ils montaient sur le ring,

et là ils se faisaient mettre K.O. Et vous savez quoi ? C'est terminé. Laissez-moi vous dire : nous ne gagnons plus.

BW : Alors vous voulez que Poutine ait peur de vous ?

DT : Je veux que Poutine respecte notre pays, Ok ?

BW : Et que serait ce respect ?

DT : Eh bien, premièrement, il a un côté intéressant. Il a dit de très bonnes choses à mon sujet.

BW : Je comprends.

DT : Vous l'avez vu. Il a dit, Trump est brillant et Trump va être le nouveau dirigeant et tout ça. Et un de ces clowns a dit, vous devriez répudier Poutine. J'ai dit, pourquoi je le répudierais ? Il ne va pas obtenir quoi que ce soit. Parce que je suis déjà passé par là avant. Mais il a dit des choses très positives sur moi. Je me dis – et je dis aux gens – est-ce que ce ne serait pas bien si effectivement on s'entendait bien avec la Russie ? Si on s'entendait avec ce peuple ? La Chine tire avantage de nous. Regardez ce qu'ils font en Mer de Chine du Sud. Ils ne sont pas supposés jouer à ce jeu. Ok ? Regardez ce qu'ils font. C'est du manque de respect. Quand ils fabriquent, quelque chose que personne n'a jamais vu avant – ils fabriquent des îles au milieu de la Mer de Chine du Sud pour un énorme complexe militaire. Plus que des pistes d'atterrissage. Je veux dire, c'est un complexe. Alors ce que je dis, c'est qu'il y a un immense manque de respect pour notre pays. Ainsi, je pense, que pour notre dirigeant.

BW : Mais que respecte Poutine ? L'ancien lieutenant-colonel du KGB ? La force. La puissance.

DT : Je pense qu'il respecte la force. Ok ? Je pense que Poutine respecte la force. Je l'ai déjà dit, je pense que je m'entendrais bien avec Poutine. Maintenant, on ne peut jamais savoir. Seul un fou dirait "J'y parviendrai", mais je sens que je m'entendrais bien avec Poutine. Je sens que si on peut s'entendre avec plus de pays, c'est une chose positive. Ce n'est pas une mauvaise chose. Certaines personnes – par exemple, quand Poutine a déclaré qu'il voulait bombarder l'EI à fond, nous avons eu des gens qui sont montés sur l'estrade, nous ne voulons pas ça, on veut... Laissez-moi vous dire une chose. Si on a quelqu'un de plus qui largue des bombes à un demi-million de dollars pièce – si on a quelqu'un qui nous aide, ce n'est pas si mal. Vous comprenez ça. Ce n'est pas si mal. Mais j'ai eu des gens contre qui je suis candidat qui ont dit – c'est une chose terrible. Ce n'est pas une chose terrible. Nous avons une situation en Libye où, comme le dit un de mes amis, nous avons Kadhafi, il tuait les terroristes, il dirigeait le pays. Pas un homme bien. Vous pourriez dire la même chose de l'Irak, de Saddam Hussein. Saddam Hussein était un champion pour tuer les terroristes, c'est une chose. Si nos présidents étaient partis et étaient allés à la plage, le Moyen-Orient serait un endroit bien meilleur qu'il n'est. Nos erreurs au Moyen-Orient sont tellement astronomiques. Mais voilà : l'EI maintenant, c'est... Un de mes amis qui est très impliqué dans les affaires d'énergie – l'EI contrôle le pétrole maintenant en Libye. Comment avons-nous laissé arriver ça ?

RC : Alors, faire volte-face.

DT : Et à ce propos, ce pétrole ? C'est de l'excellent pétrole, c'est énormément de pétrole. Et ils le contrôlent.

RC : On était en train de regarder votre livre de 1990, Survivre au Sommet.

DT : Exact.

RC : En y pensant, qu'arriverait-il si Trump était le président des États-Unis ? Et vous – voici une phrase de votre livre : "Souvent, le même but qui m'excite pendant que je le convoite, m'ennuie quand je l'ai obtenu. Pour moi, vous voyez, l'important c'est obtenir, pas avoir." Si vous obtenez la présidence, vous allez l'avoir.

DT : Oui, mais voyez, ce n'est pas ça, le but. Le but, pour moi, est de redonner sa grandeur à notre pays. Obtenir – c'est juste une partie de ça. Obtenir le mandat n'est pas le vrai but. Pour moi, le but, c'est – c'est quand je dirai, félicitations tout le monde, mon travail est fini. Nous rendrons notre pays financièrement fort de nouveau. Quand vous avez 19... Il y a une femme qui est venue vers moi. Une femme fantastique. J'ai dit ça une ou deux fois pendant le discours. Elle a dit "M. Trump, je vous aime. Vous êtes incroyable. Je vote pour vous à 100%, mais pourriez-vous arrêter de dire que vous allez rendre à nouveau notre pays riche ?" J'ai répondu, "Je vois ce que vous voulez dire – ça ne sonne pas bien. Mais sans redevenir riches, nous ne pouvons pas redevenir grands." Je vais rendre ce pays riche de nouveau. Nous sommes... ce que je n'ai pas aimé à propos du Washington Post, c'est qu'ils n'ont pas transcrit ce que j'ai réellement dit concernant le Japon et tout le reste. Ils présentent ça comme si je voulais que le Japon ait des armes nucléaires. Ce n'est pas le cas. Et au passage, d'autres gens l'ont dit aussi. Ça ne m'intéresse pas de m'occuper du Japon. Mais ils doivent nous aider plus, monétairement. Nous ne pouvons pas protéger le monde entier. Regardez notre budget militaire, il est énorme comparé à n'importe quel autre pays. Mais qu'est-ce qu'on fait ? Nous nous occupons des besoins militaires de tous ces autres pays. Ces pays sont bien plus riches que nous. Nous ne sommes pas un pays riche. Nous sommes une nation débitrice. Nous devons nous débarrasser de – j'ai parlé d'une bulle. Nous devons nous débarrasser des 19 000 milliards de dollars de dettes.

BW : Ça prendra combien de temps ?

DT : Je pense que ça pourrait aller plutôt vite, parce qu'en matière de chiffres...

BW : Qu'entendez-vous par plutôt vite ?

DT : Eh bien, je dirais sur une période de huit ans. Et je vais vous dire pourquoi.

BW : Seriez-vous ouvert à une augmentation fiscale comme une partie de la solution ?

DT : Je ne crois pas que j'en aurai besoin. Le pouvoir est dans le commerce. Nos accords sont si mauvais.

BW : Ça voudrait dire 2 000 milliards de dollars par an.

DT : Non, mais je renégocie tous nos accords, Bob. Les grands accords commerciaux qu'on est en train de mener si mal. Avec la Chine, 505 milliards de dollars de transactions cette année. Nous perdons avec tout le monde. Beaucoup de ces accords – des tas de gens disent, comment les politiciens peuvent-ils être aussi stupides ? Ce n'est pas qu'ils soient stupides. C'est qu'ils sont contrôlés par des lobbyistes et des intérêts particuliers qui veulent que ces accords soient faits.

BW : Donc il faudra prévoir de revenir sur cet entretien et d'en parler à nos lecteurs, et nous reviendrons sur la transcription, j'en suis sûr. Quand commence la construction de cette alliance ?

DT : Vous parlez toujours de maintenant ?

BW : Pour Trump.

CL : [inaudible], voulez-vous que j'annule l'autre réunion ? Parce qu'il va devoir partir, et on est déjà en retard.

DT : Laissez-moi vous donner cette dernière réponse, et ensuite, si vous voulez, nous nous reverrons.

BW : Oui. Ok. C'est très bien. Est-ce...

DT : ... Phase 2. On pourra l'appeler ainsi – au moins traitez-moi honnêtement dans la phase 1.

BW : Bien sûr.

DT : La construction de l'alliance commence – je pense – quand un gagnant a émergé. Espérons que c'est moi qui gagnerai. Pour moi, la construction d'une coalition se fera quand j'aurai gagné. Vince Lombardi, j'ai vu ça. Ce n'était pas un grand homme. Et j'étais assis à un endroit avec des joueurs de football américain – des durs à cuire. De grands et forts joueurs de football. Il est entré – ce sont des durs – il est entré, il y a des années – je n'oublierai jamais, j'étais un jeune homme. Il est entré en hurlant dans cet endroit. En hurlant sur un de ces types trois fois plus gros que lui, littéralement. Il l'a attrapé par le maillot, très physique. Le type aurait pu le balayer et le jeter par la fenêtre en deux secondes. Le type – le joueur – tremblait. Un de mes amis. Il y avait quatre joueurs quand Vince Lombardi est entré. Il était en colère. Et il a attrapé – j'étais un jeune gars – il l'a pris par le maillot en lui hurlant dessus, et le gars était littéralement... Et j'ai dit, ouah. J'ai réalisé que si Vince Lombardi s'en est sorti, c'est parce qu'il avait gagné. C'était après qu'il ait gagné autant, Ok ? Quand vous avez des entraîneurs qui sont aussi durs que lui mais qui perdent, il y a des révolutions, Ok ? Personne... Mais Vince Lombardi a su gagner, alors il avait – je n'avais rien vu de pareil. C'était une impression tellement frappante. Vous avez ce grand type puissant, et vous avez Vince Lombardi, et il l'attrape par le maillot et il lui crie dessus, il était en colère après lui.

BW : Mais pour faire ça – un de nos collègues...

DT : Non, pour faire ça, vous devez gagner.

BW : Oui. Mais David Maraniss, un de nos collègues, a écrit un livre sur Vince Lombardi.

DT : Oui.

BW : "Quand la fierté comptait encore." D'accord ? Ce qu'a fait Vince Lombardi, c'est qu'il était sur le point de gagner en construisant une coalition de 11 joueurs sur le terrain. Il ne pouvait y avoir un arrière ou un bloqueur qui ne fasse pas partie du groupe.

DT : Ok, laissez-moi répondre de cette façon, parce que je crois qu'il y aura une conclusion positive. Parce que je suis d'accord avec vous. Au bout du compte, je construirai une coalition. Je crois que c'est trop tôt. Je le crois vraiment. Je crois que c'est trop tôt. Maintenant, je peux me tromper. Mais ce n'est pas quelque chose que j'ai besoin de faire. C'est quelque chose que je veux faire. J'ai envie

de donner en retour, je ferai un travail fantastique. Je connais les politiciens. Je les connais tous. Ils n'ont de talent que pour une chose : être élus. Maintenant, vous en avez qui ont certains atouts, mais ils n'ont de talent que pour une chose : être élus. Lever des fonds et être élus. Ok ? Quand je me suis présenté la première fois, Charles Krauthammer a dit, c'était avant que je me présente, il était assis là – je vous ai raconté cette histoire. Il était à la Fox. Il a dit que ce groupe de sénateurs et de gouverneurs – de personnes candidates – était un des plus talentueux dans l'histoire de notre pays, et certainement le plus talentueux depuis la Deuxième Guerre mondiale. C'était à peu près deux mois avant que je me déclare. Et je me suis dit, ouah. Dur. Vous savez, voilà un type qui doit savoir. C'est dur. Ils ont aussi dit que je n'irais pas et j'y suis allé. Mais je me suis dit, ouah, c'est une affirmation importante. Je me dis, très bien, mais je vais le faire. Alors je décide – en haut de l'escalator – je dis à ma femme, allez, on y va. Grande respiration, je suis descendu, je l'ai fait. Ok. Maintenant, j'ai battu ces gens, la plupart d'entre eux. Je les ai battus. Et je dis, vraiment ? Le sens de cette affirmation. Vraiment ? Pas tellement de talent.

BW : Alors nous avons dans les médias, que vous critiquez plutôt...

DT : Les médias me traitent de manière injuste, et très incorrecte.

BW : Ok. La question est : pourquoi ? Et si je peux me permettre, Richard Nixon avait dit quelque chose... à propos des médias, les médias regardent dans le miroir au lieu de regarder par la fenêtre – et de rassembler des faits et d'écouter les autres – ils s'intéressent d'abord à eux-mêmes. Est-ce que c'est une partie du problème ?

DT : Eh bien, je crois qu'ils s'intéressent plus à faire des coups. J'ai fait une chose l'autre jour avec – sur CNN – avec Anderson Cooper. Je ne sais pas si vous avez vu les audiences.

RC : On a vu.

HH : Vous les avez, monsieur.

DT : Elles sont sorties – je viens de les avoir. Elles ont crevé le plafond. Là. La mienne a crevé le plafond, je veux dire : mon heure a crevé le plafond. Maintenant, il y a du bon et du mauvais. Le mauvais est qu'ils veulent trop me suivre, et ils écrivent des choses qu'ils ne devraient peut-être pas. Mais ces courbes étaient phénoménales. Gagnant de la soirée, battu tout le monde, etc., etc. Mon segment, pas les autres. Les autres segments ont bien fonctionné, mais mon segment a été une des meilleures audiences depuis longtemps et a battu tout le monde sur le câble – battu tout le monde à la télévision ce soir-là. Vous jetterez un œil. Il y a du bon et il y a du mauvais. Le mauvais est qu'ils ne veulent rien faire d'autre que me couvrir. Ils écrivent des histoires qui sont – qui n'ont même pas de sens. Je dis juste, j'aimerais être traité de manière vraie et juste par les médias.

BW : Pourquoi, alors ? Est-ce de l'idéologie, de l'esprit partisan, de la paresse ? C'est quoi ?

DT : Eh bien, il peut y avoir de la paresse. Aujourd'hui, ils veulent des clics. Dans le temps, ils voulaient de l'audience, ou ils voulaient vendre des journaux. Aujourd'hui, ils voient si quelqu'un clique. Alors ils écrivent une histoire sur moi et ils ont des clics de partout. Ils font une histoire sur quelqu'un d'autre, ça ne compte pas. C'est tout ce que je peux dire. J'aimerais être traité équitablement par les médias. Si j'étais traité équitablement par les médias, je crois que vous verriez une grande différence dans l'alliance et la construction de cette alliance et sur un tas de choses. Mais

ceci dit, je ne suis pas prêt pour construire une alliance. Autre chose. Je vous ai dit ça. Nous recevons des appels de tellement de monde à qui vous parlez, vous leur parlez, et ils disent oh on n'aime pas Trump, nous devons arrêter Trump. Ils m'appellent. Ils vous parlent et ils m'appellent. Parce qu'ils pensent que je vais gagner.

RC : Eh bien l'étape suivante c'est de ne plus les avoir au téléphone mais dans le public.

DT : Oui, mais nous avons déjà – regardez, nous avons déjà... Chris est venu et Carson est venu. On a déjà beaucoup de monde. On reçoit des appels de gens sur qui vous écrivez, ou sur qui d'autres gens écrivent, et je vous le dis, des noms que vous ne croiriez pas. Bob, vous – probablement le plus grand sceptique de tous les temps – même plus que vous. C'est seulement parce qu'il est plus vieux que vous. Il en a vu plus. Des gens dont vous ne penseriez même pas qu'ils appelleraient, appellent. Ils veulent conclure un accord. Ils veulent monter à bord.

RC : Mais vous savez ce qu'ils nous disent ? On appelle les mêmes. J'ai appelé les mêmes personnes. Vous savez ce qu'ils disent sur Trump ? Autant de promesses, de talent politique, pourtant il a l'air d'avoir un angle mort. Quand il est devant, il semble se mettre en retrait. Ce n'est peut-être pas la façon dont vous le voyez, je comprends. Mais c'est comme ça que beaucoup de monde à Washington le voit. Ils vous voient vous rapprocher de la nomination, puis quelque chose arrive...

DT : Tout ce que je peux dire, c'est que toute ma vie a été consacrée à gagner. Toute ma vie. Et j'ai beaucoup gagné. Un petit exemple ? Ce bâtiment. C'était un des bâtiments les plus convoités dans l'histoire de l'Administration des Services Généraux. Il leur appartenait depuis des années. Le propriétaire des États-Unis, exact ? Toute les grandes entreprises – presque tout le monde – je n'ai pas à – c'est évident, regardez, le meilleur endroit à Washington. Juste entre le Capitole et la Maison-Blanche.

BW : Bâtiment superbe.

DT : Le meilleur endroit, le meilleur bâtiment. Les murs font 1,20m d'épaisseur en granite massif. Incroyable comment ils ont pu les monter. Je veux dire, franchement incroyable. C'était avant qu'on ait les grues que nous connaissons aujourd'hui. Un lieu incroyable. Ça va être un des plus beaux hôtels du monde. Tout le monde le voulait. Toutes les entreprises hôtelières. Tout le monde. Pritzker le voulait. Qui est plus proche d'Obama que Pritzker ? Hyatt le voulait. Ils avaient prévu le Musée du Judaïsme. Tout était prêt... Ils possèdent Hyatt. Hyatt ne l'a pas eu. La raison qui a fait que je l'ai eu est que j'ai un incroyable bilan – parce qu'ils voulaient être sûrs que ce serait fait – et par le fait que j'avais un excellent concept.

BW : Mais...

DT : Mais pensez-y : je l'ai eu sous l'administration Obama.

BW : Je comprends.

DT : Et les gens me demandent, Bob, comment diable avez-vous obtenu l'actif immobilier le plus convoité de – peut-être de toute l'histoire de l'ASG – et vous voyez ce que je veux dire par là.

BW : Bien sûr.

DT : Vous savez, ils ont des terrains au milieu de nulle part, qui n'intéresse personne. Ils demandent, comment avez-vous eu le bâtiment le plus convoité dans l'histoire de l'ASG ?

RC : Vos alliés politiques disent exactement la même chose. Ils apprécient cette partie de vous et cette compétence. Ils en parlent tout le temps. Tout ce que nous disons, c'est aussi – ils ont peur que vous vous fassiez du mal sur le chemin vers la nomination.

DT : Eh bien, n'oubliez pas, ils ont été inquiets de la sorte dix fois au cours de ce dernier...

BW : Oui, mais voilà ce qui se passe, d'après nous. Ca concerne la psychologie. Une des choses que vous apprenez, comme reporter, comme constructeur avec votre parcours, c'est que tout le monde se préoccupe de soi-même... Ces gens se sentent mal respectés. Ils sentent qu'on ne leur donne pas leur dignité.

DT : Ils seront aimés. Quand ce sera le moment, ils seront aimés.

BW : Et ils le veulent.

DT : Oui, je sais.

BW : Et puis, pour utiliser vos mots, vous avez construit un mur jusqu'à un certain point. Vous avez dit, je suis le Ranger Solitaire. Je vais faire ça tout seul.

DT : Non, le moment venu, je les veux avec moi.

BW : Oui, mais...

DT : Je pense juste qu'il est trop tôt.

BW : Ok, mais supposez que vous ayez besoin de le faire plus tôt.

DT : Je pourrais le faire. Je crois que c'est...

BW : Vous nous appellerez le jour où ça commence ?

DT : Je le ferai.

BW : Parce que ça...

DT : Et parmi les gens qui m'appellent – et peut-être que je devrais les appeler – mais certains de ces gens qui m'appellent et l'appellent lui, en toute honnêteté, et appellent les autres, aussi. L'un vous a appelé. Mais certaines de ces personnes qui sont connues, et des gens que vous – ça pourrait beaucoup vous intéresser. Ces personnes veulent en être. Et je les prends. Ils vont venir.

BW : Peut-être que vous pouvez tendre la main, alors.

DT : Oui. Parce que jusqu'à un certain point, je devrais les appeler, ils ne devraient pas avoir à m'appeler moi.

BW : Oui, exactement.

DT : Vous avez raison.

BW : Parce que c'est la construction d'une alliance.

RC : Voilà, c'est le point clé. Vous parlez tout le temps de gens qui vous appellent.

DT : Et je vais m'y mettre très bientôt.

CL : Je crois qu'il est juste de dire que nous n'avons pas fait grande publicité sur nos propres prises de contact à Washington, pour des raisons précises, et je ne crois pas que les médias le sachent.

HH : Oui.

CL : Y compris les réunions de politique extérieure que vous avez faites, y compris les réunions privées que vous avez menées.

DT : Eh bien, nous avons eu une bonne réunion ce matin sur la politique extérieure, vous savez, et nous avons eu quelques excellentes réunions.

RC : Nous ne doutons pas qu'il y a des efforts d'organisation. Nous disons juste...

DT : Non, le moment venu. Vous savez, c'est une intéressante déclaration que Bob...

RC : Pourtant, vous adorez parler des gens qui vous appellent, mais nous n'entendons pas souvent parler de Trump qui appelle.

DT : Non ?

RC : Nous savons que vous avez appelé McConnell une ou deux fois.

DT : Je devrais les appeler.

RC : Plus souvent.

DT : Et je vais les appeler. Aussitôt que je sentirai que le moment sera venu.

RC : Et ça ramène au sujet de la vice-présidence : vous reconnaissez que vous êtes limité dans cette ville, dans ce lieu politique de Washington.

DT : Bien sûr, bien sûr. J'ai été une personne très politique toute ma vie.

RC : Compris.

DT : J'ai été de l'autre côté, mais j'ai néanmoins toujours été très politique.

RC : C'était différent. Un donateur et un politicien.

DT : Eh bien, j'ai réussi des choses politiques incroyables : le zonage (plan d'urbanisme). Ce bâtiment. Bob, comment ai-je obtenu ce bâtiment ?

RC : Quand vous appelez un sénateur et que vous vous présentez, tandis que vous vous approchez de la nomination, que leur dites-vous ? Quand vous les appelez sans avoir prévenu ?

DT : Eh bien tout d'abord, j'appelle des gens qui viennent de perdre. Je veux dire, vous savez, ils soutenaient Rubio. Et on s'en est occupés... Honnêtement, un tas de gens m'appellent, mais je

devrais les appeler. Et d'ici peu, maintenant, déjà, je vais me mettre à les appeler. Mais j'adore votre remarque. C'est votre position, mais je suis d'accord. Je devrais les appeler...

BW : Oui, parce que nous avons – Bob Costa et moi disons cela parce que nous l'entendons des gens.

DT : Oui. Ils ne savent pas comment entrer.

BW : Il y a le son du silence. Oui, exactement.

DT : Et ensuite ils deviennent vicieux. Au bon moment, je vais les appeler. Une chose que je vais faire...

BW : Qui sera le premier appelé ?

DT : J'appellerai... C'est une très bonne question, je ferais mieux de ne pas vous le dire. Je vous dirai quand je le ferai. Ok ?

BW : Ok. Et nous devons passer à la phase...

DT : Une chose rapide que je vais faire, beaucoup de gens disent, oh, les juges... Pour moi, les juges – parce qu'il va y en avoir beaucoup dans les quatre prochaines années. Nous en avons déjà un qui était inattendu à Scalia. Alors les juges vont être importants. Vous allez avoir soit des juges super libéraux, ou vous allez avoir des juges conservateurs. Tellement important. Ils ne me connaissent pas assez bien. Bon, quel genre de juges ? Je vais faire une chose. C'était mon idée, et je crois que c'était une bonne idée. J'ai parlé au sénateur Sessions et à d'autres personnes, et je reçois des noms. Les fédéralistes. De très bonnes personnes. La Fondation Héritage. Je reçois des noms, et je vais proposer une liste de 10 noms, 10 ou 12 noms, comme juges. Je vais annoncer que ce sera les juges que je vais nommer, sans ordre particulier. Et je vais le garantir. Je vais le dire aux gens. Parce que les gens s'inquiètent que, oh, par exemple, peut-être qu'il va nommer les mauvaises personnes. Des gens comme – ma sœur est à la cour d'appel. Très intelligente. Elle est une personne très intelligente, très hautement respectée. Très intelligente.

BW : Les gens continuent d'essayer de la faire parler, et elle ne dit rien.

DT : Vous savez pourquoi ?

BW : Est-ce qu'elle a une clause de confidentialité ?

DT : Elle est fantastique. Elle est l'exact opposé de moi. Les gens demandent, c'est vraiment votre sœur ? C'est une personne brillante. Hautement respectée. Quand la presse appelle, je dis, écoute, ils veulent faire une bonne histoire. En fait, ils ont obtenu une jolie histoire dans le Washington Post, récemment. Mais elle ne veut pas parler à la presse, parce qu'elle sent qu'en tant que juge, elle ne devrait pas parler à la presse. Il y a quelque chose de très beau là-dedans. Elle a raison.

BW : Je ne suis pas d'accord, mais...

DT : En tant que juge. Non, mais comme juge.

RC : En tant que reporter, il n'est pas d'accord.

DT : Oh, comme reporter. Mais il y a une chose sympa à ce sujet. Elle sent...

BW : Mais ce ne sont pas que les appels individuels, c'est le message d'accueil pour inclure, qui ne passe pas.

DT : Bob, j'ai été frappé très dur.

RC : Voilà le problème auquel je crois que vous pourriez être confronté. Vous commencez un message de rassemblement, vous passez ce point. Disons que vous êtes nommé et vous dites "Vous savez quoi ? Je vais dire à Woodward qui j'ai appelé. Je vais commencer à être un rassembleur." Mais peut-être que tant de ponts ont été brûlés à l'intérieur du parti que tout le monde n'aura pas envie...

DT : C'est possible, mais je ne crois pas. J'ai déjà vu ça avant.

RC : Et vous pourriez vous dire, je regrette de ne pas avoir construit des relations plus tôt.

DT : N'oubliez pas, j'ai été frappé durement. J'étais un parmi dix-sept et ils m'ont frappé plus dur que n'importe qui d'autre. Et j'ai riposté très dur. Plus dur qu'ils ne m'ont frappé. Jeb : sans énergie. Le petit Marco. Des noms qui ont été dévastateurs. Je pense au Jeb sans énergie, tout d'un coup vous le voyez courir dans la rue et essayer de montrer qu'il a plein d'énergie. Mais il n'était pas lui-même, et ça l'a desservi. Je riposte vraiment dur. Je vous le dis, presque tous ces gens dont vous ne penseriez jamais qu'ils le feraient – ils vont vouloir monter à bord. Mais il faut que je gagne d'abord. C'est pour ça que je vous ai raconté l'histoire de Vince Lombardi. Parce que je crois que c'est une superbe histoire. Quoiqu'il en soit, il faut que j'y aille. Mais refaisons ça.

BW : Ok. Quand ça – on se dit demain ? [Rires]

DT : Je vous demande juste de me traiter équitablement. Traitez-moi équitablement... En fait, la vérité est que c'était très intéressant. Personne ne m'avait posé ces questions.

Source : [The Washington Post](http://www.washingtonpost.com), le 02/04/2016

Traduit par les lecteurs du site www.les-crisis.fr. Traduction librement reproductible en intégralité, en citant la source.